

Henri André

Rendez-vous
au 37

1897

1897

Si j'ai eu craignais de tomber dans des
écrits et d'employer de nouveau une
plume qui reparait en tête de chacun
de ces baravaux annuels, je sais que
l'hiver a été horrible et que le non a
été impossible de mettre les yeux dehors
depuis notre retour de Bretagne.

Il y avait peut être une autre raison:
le pitoyable état de mon bandage arrière
que j'ai écrits cependant, des
divers, d'une superbe enclappe double
ligne cette fois.

Notre première sortie - au commen-
cement de Mars si croc - a été une
visite à cette bonne ville de Houelle,
Les Augustes & moi - A peine arrivés,
la pluie s'est mise à tomber, ce n'est pas
assez, et ce balade projeté aux
Bureaux a été remplacé par une
partie au billard et une absorption
ininterrompue de liquides & de solides

Le 11 Avril - je me parla pas de
quelques petites parties à Charenton
et autres lieux d'ici - non
faisais avec Laboupi une tournée
par Bagneux et la Petite Picardie
où nous rencontrons Boinet et un
de ses amis accompagné d'un grand
monsieur apy bigarre qui est venu
ici en allant aller à Pisy.

Mais Papon et arrivons à la première
terre excurse de l'année -
celle de Pâques.

18 Avril.

Depuis longtemps, nous avons décidé
Bellange, Laboupi et moi, d'aller
à Montargis et à Chateau Renard.

Dans le courant de la semaine
passée, Gondolo à qui j'avais demandé
l'itinéraire pour aller à Petit
Loing, nous dit qu'il y sera le jour
de Pâques et nous invite à déjeuner.
Il est donc entendu que, quelque soit le
temps, nous serons vos invités à Pisy.

Les premiers jours de la semaine ont
été assez bons et nous étions radieux ;
mais vint la pluie commune, le
baromètre descend, le vent se met à
l'ouest. Mêmes dispositions samedi
quoique plus pleines que le matin.

Dimanche matin, à 4^h, les mugisse-
ments du réveil que m'a prêtés Léporeux
me jetèrent en bas de lit.

Je me précipitai à la fenêtre : il pleuvait à
verser. O rage ! inutile d'appuyer sur
les imprécations qui devraient cette
constatation. Cependant il faut partir
quand même. A coup de manche à
balai, j'éveillai Augusta et me
difficilement fais émerger Lis de sa
fenêtre. Nous échangeons une amère
réflexion sur le temps et disparaissions
pour faire notre toilette.

A 4^h 1/2, enveloppi dans nos pélerines,
par une pluie battante, nous
partons.

Après avoir fait le horrible chemin de

Villeneuve St Georges, nous avons décidé
de prendre le train de 5^h 45 à la gare de
Lyon, qui nous amène à Montgeron à
5^h 45. Glissant, dérapant, jurant,
saccant, nous arrivons sans chute à
la gare et pendant que s'y prends les
billets, Lis va acheter du pain et du
vin blanc que nous emportons
rapidement en wagon avec de la
Charcuterie dont nous sommes munis.
A Montgeron, nous faisons appel à toute
notre habileté à l'aide d'un valet
de train, la pluie a cessé et nous
nous lançons sur la grande route qui
est une fois moins mauvaise que
nous ne l'imaginions d'après.

Vers la pyramide à Brunoy, nos
chapeaux Lis & Auguste s'écrasent
sur la capote et les faisons que nous
faisons lever à chaque instant.

A Brunoy, la pluie recommence
accompagnée d'une bourrasque très
violente qui nous force à nous arrêter

derrière le mur d'un lavoir - Les
profite de cet arrêt pour se livrer à
une brève invitation.

Recueillis, nous repartons ; après
le passage à niveau de la ligne de Lyon
qui naturellement est fermé, la pluie
redouble et pendant dix minutes, nous
voulons au milieu de torrents d'eau, mais
quand elle s'apaise et ralentit, la
mape de maps nous le salue et
Auguste, le grand météorologiste, nous
annonce le retour du beau temps dans
une demi-heure. En effet, bientôt
du bleu apparaît et un radieux rayon
de soleil nous arrache des cris d'allégresse.
En plus de cela un vent de Nord
Ouest nous pousse et nous marchons un
train d'enfer dans la boue qui couvre nos
machines et nos vêtements. Nos souliers
sont pleins d'eau.

Il est 8^h 5 quand nous entrons dans
Echirolles ; nous descendons prudemment à
pied la grande rue, traversons le coup

ports et entrons dans un petit bistro
manger du pain et du fromage arrosé
d'un excellent petit vin blanc. C'est
aimablement, pendant ce temps, le
patron de l'établissement lave nos pèlerins
qui en ont richement besoin.

Il est 9^h 1/2 quand nous repartons par
un gai soleil. Argente qui n'a pas
dormi de la nuit, est après fatigue et
nous va lentement. Après la
Gable du Roi, nous entrons en forêt par
la route ronde. Le terrain encore
après creusillé par endroits est formé
de glaise et par suite très glissant.
On dirait souvent et il faut marcher
avec précaution. Cela en nous empêchant
pas d'admirer les mille merveilles
de la forêt. Les deux côtés de la route
offrent un contraste frappant. A
gauche, ce sont de gros arbres séculaires,
énormes, qui, en nous présentant
que la partie non éclairée, forment
par leur ombre grande, un pays

Sérieux et imposant. À droite, au
contraire, à ce que que Taillis font,
dont la vue tendre illuminée par un
soleil venant de face, respire la
jeunesse et la gaieté. Parfois une
mare, miroir d'argent reflétant
les bouleaux cendrés ou les chênes
encore recetés à leur parfum d'été.
Après le déjeuner de la table du grand
maître, nous apercevons à 500 m de
nous. Sur la route, deux gros bûches
que nous prenons d'abord pour des
fontaines; mais approchant, nous
reconnaissons deux bûches. Elles nous
regardent curieusement, dépassent leurs
longs yeux vers nous, excellent
effrayés d'ailleurs. Lorsque nous en
sommes plus qu'à environ 100 mètres,
elles rient en fait par quelques
sautes gracieux, puis s'agitent et nous
longent pas à pas tranquillement.
C'est charmant!

Nous traversons le carrefour de la

Autre Croix que d'icelle une croix de
bois fort modeste, puis le Carré de
Grand Venus ou nos traversons ?
L'oubli de Tentamebleau, et enfin
arrivons au Carré de la C^{te} de
Tranquart ou nos tournons à droite
pour aller visiter sommairement les
gorges. Le bureau de votre évêché
à l'Oratoire west reste visible.
Après nous en y entrons par et la fin
des machines à un brave homme
qui tend aux visiteurs de documents
de gorges. Il nous renseigne sur
l'itinéraire à suivre : et nous faire
suivre la trace bleue. Il est 10^h 45 -
Analysons cela, nous nous trompons et
bien que suivant fidèlement la trace
bleue, nous nous apercevons bientôt
que nous nous éloignons de gorges. Il y a
sur route plusieurs itinéraires -
Nous revenons et en effet, l'autre
trace bleue nous mène en plein
dans celle-ci. Peut-être de d'icelle

Ces splendeurs, et incroyables amon-
cellement de roches incrustées de
porphyre par un miracle d'équilibre,
se détachent sur la blanche splendeur
d'un gris magnifique - Nous faisons
plusieurs photos et revivons prendre
nos machines, reportons à 11^h 30.

Peu après, nous longeons le bord ouest
du champ de tir, passons au carrefour
de la C^{te} de Souray, puis de la jolie
mare aux Cornilles et atteignons le
Carrefour de Reclus.

C'est là qu'il nous faut abandonner
la route droite et tourner à droite -
Bientôt nous sortons de la forêt et
entrons dans le village de Reclus.

Nous cuttrons contre les parois
juntas tiges de la grande tour, quand
nous nous entendons appeler - C'est
Guodol de Jeanne qui nous attendent
devant un apéritif. Il est une fois
moins 1/4. Bientôt de dire avec
quel enthousiasme, Augusta de -

Quand au Perrod. Avant de repartir,
nous allons voir un cerf que le
patron de l'établissement a pris tout
jeune et élève en cage. Je le
photographie.

En quittant Recloux, Gondole
nous monte, entre deux maisons,
une superbe vue sur la Vallée de
Loire. Comme il se fait tard,
nous prenons au plus court et la
route, descendant presque tout le
temps nous arrivons à Metz vers 1^h.
J'ai oublié de dire que Gondole a
apporté un chien collie écossais
nommé Whiskey qui suit le train
avec enthousiasme, trouvant
même moyen de prendre un bain
dans chaque mare et de jeter tout
le chemin qu'il rencontre.

Quelle faim, mes enfants, et quelle
soif et quel empressement de plats et
de bouteilles!

Après dîner nous prenons le café

sur le bord de Loing, puis détachant
le bateau de l'hotel, faisons une
promenade exquise sur la rivière -
Sans avoir oublié d'emporter une
bouteille de Kirsh -

Le Loing est charmant, plein de
Christes, de cascades, de roseaux et de
juncs. Apres avoir été photographier un
moulin situé en aval du presby, nous
remontons, passons le pont et allons
arriver sur la rive droite ~~pour~~ pour
des vues d'une christe.

Un dîner est là; nous y faisons
judoles, arrange à moi, et les uns
photographes - Reprenant le bateau,
nous allons retrouver Jeanne qui nous
attend à la ferme du roi où nous nous
gorgons d'un lait exquis.

Revenus à l'Hotel, nous empoucheons
nos machines et allons prendre l'aperitif
à Nemours, petite ville assez connue
dont l'église est assez curieuse, puis
de là revenons à Villiers y faire un

vous dirions. Hélas! ce bel appétit de la matinée, n'est plus et nous en faisons guère bon usage au menu pourtant exquis. À la fin de repas, pendant le café, Jeanne fait ses petites tournées suivant sa habitude.

Nous venons ensuite à Fey. La nuit est superbe, la lune presque pleine - nous aurons d'ailleurs - et, reprenant ce bon bateau nous nous laissons diriger cependant que Augusta nous chante de légères mélodies, et que nous vidons quelques bouteilles de bien que Jeanne a chipé à l'hôtel.

C'est exquis, trop exquis même, car nous en nous apercevons pas que le temps passe, que un bruyant s'élève de l'eau et nous pinçons tous un bon verre et un parfait enrouement.

Revenus à l'hôtel, nous assistons à une séance de quinqué mais de côté des "acteurs" ce qui est beaucoup

plus intéressante. Bref, après plusieurs
tentatives vaines, après avoir café une
pouffe ~~de~~ Lis - p. moi - raconté la
histoire de mortie e qui lui donna
un aller tout à fait réjouissant -
lors nous aperçûmes qu'il est 14^h 1/2
matin et qu'il est temps - sur tout
les rapports - de nous aller coucher.
Ils recommandent Lis à moi, Auguste
dans sa chambre. Sur sa table il a
unis quatre coup ronds que sa femme
avait placés avec sollicitation dans la
sacochette - J'en mange 2, Lis en ~~un~~
à la grande indignation de Auguste,
puis, Lis, allons nous coucher.

19 Avril.

Il est 8^h quand j'en réveille. Un
grand soleil envahit ma chambre.
Je télé Lis et en tation tous deux
que nous sommes en proie à une
vive chaleur de bois. A peine
habillés nous faisons le parti d'Auguste

et j'expliquai le dernier de ces deux
coups. Il est usé. Pour la
remette je lui montre une femme
avec qui un rapin a desiné sur
une fête. De une femme nous
aperçûmes Fredi et Jeanne à la
leur.

Descendre, nous délibérons sur le
moyen qu'il conviendrait d'employer
pour lutter contre cette fâcheuse
grande de bois. Les propos de
Capi au lait, nous acceptent sans
sans enthousiasme. Fredi et Jeanne
arrivent et le capi au lait est absorbé
sans aucune protestation.

Avec le bateau, nous allons nous installer
sur l'autre rive nous isoler derrière les
bois excepté du mur d'Argente
qui ne trouve pas cet isolement
suffisant. Nous recevons ensuite
et pensons que le fils de l'hostel
mettra nos machines, nous trouvons
après la véritable authenticité de

plusieurs vers de son blanc poème.
Lui a dit -

Comme vous voulez déjeuner de
bonne heure avec un jeune mari
qui ira ensuite promenade. Ils alleront
prendre l'absinthe à Montecarlo
chez un épicer ambrois auquel
Augusta achète des "surprip".

Le roman & photographe d'après
de prêt, le verre du verre, château
et la propriétaire de l'été - Madame
Marie - trois événements.

Un déjeuner, un petit Risque,
dans le jardin. Augusta qui a voulu
à toute force reprendre son 2^e absinthe
est bien puni car celle qui en lui
sert est horrible.

Le déjeuner absorbé, relevé de deux
bons cocktails et de la plus parfaite
gaîté, pendant que je régle le vote
- un peu d'ail - Jeanne fait de
exercice de force avec un épier de
voiture appartenant aux Saltimbanques.

5 lires.

Après une verre de vin blanc absorbé
chez la mère Marie dont vous avez
pu juger de charmes copieux longu
jeune lui a bonté de la botte -
elle a des jambes comme des poteaux
télégraphiques - une fortune.

Une réparation le chemin d'eau - et
arrivé à Rome vers 9^h 1/4. Je
vais vivement en route avec des pieds
à une période où elle la fille pendant
que Leo fait quelques photos.

Un peu après Rome, à gauche
de la route, le présente un énorme
Annonciement de l'œuvre que Leo
photographie alors que nous sommes
tout seuls. Le format 6 1/2 - 9 me
heureusement petit et ne permet pas
de voir exactement la singularité
posture dans laquelle l'objectif en a
surpris.

Jeune et un peu fatigué quoiqui.
elle marche fort bien. Dans le côté.

Plus la demeurons chacune par un
bras les 2 main.

Il en est 40 grand nous arrivons à
Louppes; nous nous enquérons du
Coursier que nous a signalé Jo mais
on nous répond qu'il n'en existe pas.
On ajoute qu'il y en a un à Chateau
Landon. Nous décidons d'y aller.

J demande combien le cinq horrible
casi que nous venons de boire: 2^{fr}, 50!

J proteste et comme nous n'avons bu
aucun alcool, nous en payons que 2^{fr}.

Nous quittons donc la route de

Montargis et prenons celle de Chateau
Landon. Elle est après accidentée et

la voit nous gêner. Auguste et sa bonne
multiplicité restent en arrière et

espèrent Labrousse qui en la a pas
attendus. Auguste ne boit rien au café

où nous nous arrêtons à Chateau Landon:

il en donne bien quelques. J me propose
de dire que cela dura peu.

Pas la dernière course à Chateau

Landau, mais un vieux chaton que
non photographier.

Nous repartons et prenons une route
allant rejoindre celle de Montargis que
nous rattrapons à Fontenay à 5^h 1/2.
Nous nous arrêtons dans une auberge et
mangeons du coup soupe et du fromage
de bique au milieu du plat d'un
jeune chien que nous avons mis sur
la table.

Un peu après Fontenay. Jeune nous
signalons un champ de truffes près de la
route; nous ne pouvons résister à la
tentation de manger un peu et si
vrai en cueillant une petite botte.

Nous étions en train de le brouter avec
du sel que nous avions emporté -
préméditation - quand parait le
propriétaire. C'est heureusement un
homme intelligent et après avoir
fait d'abord de justes réflexions, il finit
par nous avec nous de notre incartade.
Nous nous quittons après peu poignée

de main et après nous être procurés
de revenu avec un petit profit.

La nuit arrive lorsque nous atteignons
Montargis, Coquille ville, avec grands
boulevards éclairés à l'électricité.

Arrivés sur une grande place au centre
de laquelle est la statue de Mirabeau,
nous entrons dans un café et, hélas,

consultons l'indicateur. Grand nous
sortons et à plus, nos machinistes sont
trempés et une roue de Lio crevé.

Nous allons dîner au grand hôtel
de la Porte où nous trouvons bonne
chère et hôte aimables.

Avant de prendre le café, nous allons
avec Labouzié, réparer sa roue.

Aides de plusieurs marmites qui
nous tiennent qui la chaudière,
qui la cuvette, nous mettons à
peu près 10 minutes.

Le plus drôle c'est qu'il n'existe plus
de train pour ramener Jeanne à
Verennes. Il faut qu'elle couche ici.

Ver 10^u nous le quittons et nous
dirigeons vers le sud. Cet accueil
de Fidei a droit à demi tarif ce
qui soulève nos protestations.

Il en a peu pris 2^u de matière
quant aux arrivées à Paris. Il pleut
à vers. Après l'après-midi nous nos
machines à la Courneuve. Les routes
impossibles de trouver une voiture.
Fidei en décide tout de même nous
mais nous, après avoir été jusqu'à
la Bastille, prenons le parti de
revenir à pied.
Bon voyage mais très déçu et
détachable d'attente.

Le Mois

Vous allez Boire à moi chère
M. Leroux. Il n'en pas levé et
vous en partez que vers 7^h. - Vous
partez par la fortification et
Charente, passez par Créteil,
Valenton et arrivez à Villeneuve
St Georges. A Montgeron, vous vous
arrêtez pour déjeuner sommairement
et vous serez servis par une
jeune fille blonde délicieusement
précieuse et jolie. Les remises
d'ailleurs pleines de jeunes personnes
toutes blondes et charmantes.
Vous repartez par Draville. Avant
le pont de Juvigny, la route qui se
refait, devient impraticable. Il
vous faut porter vos vélos.
Après avoir franchi le pont et les
multiples papillons de chemin de
fer vous allez voir la Belle
Fontaine, petit magnifiques bati
sur la route de Fontainebleau

par Louis XV j'crois et son leguel
pape l'orge.

Il est 11^h³⁴. Il ne faut pas
penser à venir en velo. Nous
venons à Juvigny juste pour voir
partir le train de Paris. Il nous
faut attendre celui de 12^h⁵⁰.
A la gare d'Alençon, on ne voit pas
un coup reprendre nos machines
au wagon - nous en retard. On
dit qu'il est 2^h grand j'arrive
chez moi.

C Juvigny.

Levi à 4^h^{1/2} j'allais partir long
Boire en appelt et un die d'aller
prendre le thé chez lui. Nous y
attendons Leroux qui s'arrivé qu'à
5^h^{1/2} au grand incontentement
de Boire.

Après une partie vers C^{te}, nous
Boire & Leroux devant nous retourner
à Pontorson.

Arrivés à Germain, dans le
Leroux, nous pourrions, faire la
Côte, nous prenons le chemin des
bois, puis passons à la Croix de
Noaille et de la gazon Ponton.

Il fait un temps maussade, au
départ même quelques gouttes de
pluie sur tombes.

Il est 9^h 1/2 environ quand nous
entrons à Ponton. L'astucieux
Leroux met ses jarrats à l'épreuve
en nous faisant grimper une long
boulard dans Ponton — pour la
redécouverte immédiate et aller
mettre nos machines chez un vieux
ami qui tient un café.

Sans avoir pris le moindre rafraîchissement
— excepté un petit apéritif
à Leroux — nous allons visiter la
ville que j'ai traversé la fois —
ô honte — sans jamais voir.

L'église est fort belle, du plus pur
style Renaissance, mais les murs

horriblement posés, toujours
montant & descendant, sans peu
pittoresques cependant et très
fatigants. Nous voyons le jardin
d'un lequel deux balcons
de haut dequels la vue est splendide,
mais sur lesquels M^r Leroux épuise
ses derniers forces. Nous nous
replions sur la gare où nous attend
ce dame devant un opératif.

Elle nous invite à nous
permettre de découvrir un autre
méfaisant de Leroux - Il avait été
en effet entendu qu'on déjeunerait
sur l'herbe, mais cela n'est pas
de son goût et il a tellement
embrouillé ce qui était convenu
qu'on n'a rien apporté.

Nous allons donc déjeuner à l'hôtel
de Paris sur à l'Union
près du Pont. Là les premiers
personnes que j'ai vus sur l'autre et
la femme venue de Paris.

tendus, je les prieux et nous
dîmes ensemble. On mangé
toujours bien à cet hôtel, mais
il y a une grande effrayant et
par suite le service n'est pas fameux.
Notre départ n'est pas solennel - nous
entendons tout à coup une clameur
et tout le monde se précipite vers
l'Orni - Un bateau monté par 3
personnes, un homme, une femme
et une fillette de 12 ans, vient de
Charavi en voulant s'accrocher à une
remorqueur. Tout le monde a
mangé, impossible de le secourir.
Heureusement un bachelier monté
par deux hommes arrive à force
de rames. Au moment où il
arrive sur la femme qui par un
effort énorme - elle ne sait pas
nager - a maintenu sa fille,
toutes deux disparaissent. Heureusement
d'un seul coup de gaffe, l'homme
le ramène, rampe avec l'un à

l'autre, à l'autre morte. Quel
mélange ! Ramené à la
berge et conduit à l'hôtel. Ils
reviennent bientôt à elle. Plus
d'un cichyde le fictionneur,
chacun se multiplie.

Paul n'a pas dit qu'une des premières
paroles de la femme a été de demander
s'il n'a obtenu le gilet de l'homme
qui contenait une montre en
or !

L'homme, lui, terrassé sans doute
par la congestion, n'a pas reparu.

Du coup, la promenade en
bateau que nous devions faire après
déjeuner, est abandonnée. Nous

retourons au café et l'ami de
M^r Leroy nous fait faire une

charmante promenade en suivant
la basteur, du côté d'Anvers.

Il est 5^h 1/2 quand nous repartons.

Après un arrêt à Maison-Lefèvre
nous arrivons à Paris vers 8^h et

Pauline & sa femme nous quittent.
Nous dinons chez Bouvier et une
longue & épineuse discussion philo-
sophique me fait coucher à huit heures
& demi.

Et j'ai écrit demain une lettre à ^{nos} $\frac{3}{4}$!
Heureusement que tu m'as Bandini
et d'ailleurs par conséquent quand j'aurai
rentré et m'en a prêté un réveil.

7 Juin
A $\frac{3}{2}$ un vacarme épouvantable
une jette à bas du lit : c'est le
réveil. Heur ! 4 heures de sommeil
c'est maigre ! Enfin après une
simple tasse de thé, une voilà
partir et affrontant l'incubation
naissante produite par la présence
de tout Lépine.

A $\frac{4}{2}$ juste j'arrive Plou de la
Coursure et j'ai la stupéfaction de
voir un verre - lui, à l'heure,
et même en avance, c'est un

Croyable.

Vous refaisiez donc cette route de
St Germain que j'ai déjà parcourue
hier, mais dans Chatou, le support
de report de ma selle se casse.
Avec une sangle je rattrape cela
tant bien que mal, mais, malgré
une manchon interposé entre la selle
et le report, la douceur de ma selle
devenue fut problématique.

Il se fait C^u quand nous
arrivons à St Germain après avoir
arabé la Côte du Puy qui est toute
beaucoup plus raide qu'hier.
Joseph est là qui nous attend -
l'ombre de M^r Olivier. A C^u/₂,
après exploration de pain et de
pouage chez une bistrotte paternelle
qui nous appelle ses enfants, nous
reporter et prenons la route de
140 km.

Il fait un temps censeur, pas trop
chaud. Joseph fait après lui le

nombreux côté qui précédemment
d'ailleurs et nous arrivons à Quarts
vers 1^h³⁰. La nouvelle absorption
de vin blanc, de langue de bœuf
et de café. George qui avait au
départ la belle résolution de revenir
par la route, voit avec sympathie
la gare à deux pas et décide de
reprendre le train pour rentrer à
Houilles.

Puis le quitter deux et vers 10^h nous
le quittons sans reporter Robert à nous.
Le temps s'est bien remis et il fait
maintenant très chaud. Malgré
cela, et bien que nous ayons décidé
de ne pas le faire, nous entrons le
Côté de l'abbaye.

Il est 10^h³⁰ quand nous arrivons
à la Roche fuyez. A Frenoy nous
avons remarqué que l'ancienne
église est démolie. La Roche est
toujours charmante mais que de
trouilles et combien j'ai regretté le

Un vieux temps où le père
Hudegum allait - s'être arrimé - pitter
l'épervier et son travail une
construction piteuse, accompagnée
dans une main volumineuse oncleth.

Après lui, le père Hudegum s'en
retire et il est remplacé par un
cristallin qui perd la tête, dans un
tout côté sans savoir personnel et
est même d'une palette très
relative.

Vous ne digérez qu'à l'ivoire, à la
table d'hôte, et c'en est une véritable
lettre pour le faire servir. Il n'est
pas sans de vous d'Apaches. Heu-
reusement une petite bonne a pitié
de vous et par elle une farceuse,
à manger - j'idi manger et une
dijunant. Bien entendu un
exécrable le rôle à la temps de
leur avec des pois conservés! Au
revoir de Juin!

Un souvenir gentil vingt à la

bande de cilypta couvrait la table
d'écrit. Ils en sure pas d'une
extrême distinction mais ils se
paraient d'élégance comme la tête de
notre tête qui la méritait bien -
Ils terminèrent vivement votre
repos et allèrent prendre la café
dehors à la table de deux virtuoses
qui eux - si vous aperçurent - sont
doignés -

Le mardi, à 1⁴ h, nous reportons.
Pour changer nous prenons la
rue droite. A Haute Isle, on se
trouve cette si curieuse église
creusée dans le Jabari, nous mettons
à la poste la lettre que nous avons
écrite à la Roche. Plus vite, et
ne sachant pas au juste quel
chemin, si tournant à droite à
tout hasard et nous arrivons à
Limay par le plus délicieux chemin
qui ne puisse imaginer - Au lieu
de cette longue côte qui nous vitent

vous parcourrez une route qui
descent tout le temps et qui mène
la Seine. A Limay vous retou-
verez celle-ci et reprendrez votre
route de la machine jusqu'à Flines.
Là, vous quitterez la route de la
dors, et gagnerez les Meureaux
vous vous arrêterez quelques temps.
Puis par le Bois de Verrouillet,
Érill, Pisy et versant Luffites,
vous arriverez à Houille à 5^h 3/4

27 Juin

Je vais vers 5^h 1/2 prendre le train chez
Bonne au bureau et déjà arrivés. A
6^h 10 vous partez par la gare de
Charvins, Érill et vous arrivez
à Pisy à 7^h 15 où vous déjeunerez
summairement. Il fait un temps
après pluie, mais un plaisir en
général par la gracieuse visite
que j'ai entendue sur machine.
Vous revenez par Charvins et

Champfigny et autres
N^o 1/2 à Paris.

Arignon - Nieme - Vintemille.

2 juillet

- Au revoir André!

- Au revoir Boine!

- Bon voyage!

- Merci! à bientôt!

Un coup de sifflet et adieu Paris.

La lampe du compartiment lève à l'heure humble Champigny dans l'éblouissement de la gare, prend des allures belliqueuses; un grand fracas de plaques tournantes, franchies; puis le noir s'accroît, la silhouette des fortifs disparaît... et un voyage commence.

O En impression de départ, tant de fois répétées et cependant encore si neuves, si inédites même! Ce sentiment de liberté et d'indépendance, cette

perspective de 15 jours de grand air dans
faux-ciel!

Bonne à l'heure, Poireux est venu me
chercher, m'amenant un sapin dont
le cocher devant la proposition du panier
où est gîte une bicyclette, a poussé
de grands cris. Plus sage que moi,
Poireux a usé de diplomatie et fini
par placer mon panier sur la voiture.

Cet incident abrège mes adieux à la
malheureuse Minouche que j'ai à
peine le temps de recommander aux
bons soins de la mère Naudin.

À la gare de Lyon, le train formé, je
m'aperçois qu'il est composé de wagons
ordinaires et non de wagons-courtois.

Las de chance! Enfin, entre guillemets,
un buffet où je ~~prends~~ prends
un dernier verre, le garçon me répond
qu'il n'y en a pas.

Dans mon compartiment, une femme
cinq; un jeune couple, une dame
seule et un petit anglais qui, à peine

dans un coin, englobé en même
sandwich et lampe à même une
bouteille. La dame seule, qui était
à côté de moi, a l'excellente idée de
poser sur l'autre banquetta, ce qui me
permet de m'allonger, entrelaçant
mes pieds avec ceux de mon amie
qui occupe l'autre coin.

Et je lui ai proposé, dans un engourdisse-
ment qui n'est pas le sommeil mais
qui cependant fait fuir plus vite les
heures.

Il fait grand jour à Québec - un
doux soleil monte dans votre com-
partiment, et, au lieu de le placer
au milieu de la banquetta, a la
singulière idée de le coller contre moi
ce qui m'oblige à me requiesciller
dans un coin. Heureusement il
de nuit à Lyon on se met à l'aise
une permission d'avaler un sandwich
et deux boîtes de cette excellente bière
lyonnaise si blonde et si légère.

Le jeune Anglais, lui, se a par arrêté
de investigation -

Après hymne, la ligne suit presque cons-
tamment le Rhone tout le long
~~gauche~~ droite, fort accidentée, présente
parfois, comme à Douzère, des points de
vue superbe de paysage aridite.

Mais le drable de tram, une berce, et ce
le est qu'entre deux douces, que j'aurais
mettre le nez à la portière -

Les heures pleines et, à la troisième règle
mentaire, notre tram entre en gare
d'Arignon où tout de suite j'aperçois
un cargo blanc dans lequel s'agit
Lis. Enjoints amusants ces vandy, vers
aux 500 diables !

Je colle une valise à la consigne et
nous voilà partis vers l'hôtel d'
Arignon où nous gitons.

Le gentil, Arignon avec ses deux amis
et propres. Mais il fait faire ce
vous faisons de grandes ensembles
à l'hôtel, après un coup d'yeux,

vous dînez, et lui une montre
un voyageur en lingerie avec lequel
il a passé la soirée bien. Le brave
homme a trouvé un ballon dirigeable
travaillant magnifiquement - sur le
papier - et a rasé Labouzi plusieurs
heures ouvrant en lui soumettant
ses plans & ses projets. Pour l'instant
il attend le garçon en lui exposant
les multiples différences qui existent
entre la viande d'agneau et celle de
mouton.

Nous allons Place de l'Hotel de ville
où se trouvent les cafés chers, placés
tous devant l'Hotel de ville, monument
moderne qui n'a conservé de l'ancien
corps gothique qu'une tour à horloge
où se trouve un jaquemard.

Les cafés, merveilleusement installés
pour lutter contre la chaleur, sont
pourvus de vastes stores. Un arrosage
abondant y procure une bienfaisante
fraîcheur. Entre les tables, circulent

de gamins vêtus de haillons, réunis
dans une boîte en bois, qui se disputent
la faveur de cires vos bougies.

Nous redescendons vers la gare.

Entends-tu ? une voix lies.

Des arbres, en effet, descendent une
clameur épouvantable, mais tellement
continue, tellement égale, qu'elle
passe inaperçue.

Les cigales, dit Laboulaye,

les cigales ! C'est donc vrai, j'en suis
donc en Provence et il y a donc des
cigales ! Je suis tout heureux sans savoir
au juste pourquoi.

À la gare, en deux temps, nous défilons
une bicyclette et la remettons en état.

Le panier de devant est très mou, mais
je ne m'en sers pas. Connaissant les
bons habits. Je me coiffe de mon
casque, colle mon feutre dans une
valise et colle-ci dans la panier
et expédie la tout en grande vitesse
à Montigny.

J'eus vers Lis qui m'annonça
que mon petit réoufflé repard de
nouveau. Une crevasse ! Avant
le premier coup de pédale !

Joli début -

Une remorque vers l'hôtel. L'annuaire
consulté, nous nous aperçûmes que le
mécanicien du C.C.F. est justement
prés de la gare. Quelle guigne !

Pour ne pas refaire le voyage, j'
confiai ma bicyclette à un marchand
de machines à coudre, situé près de
l'hôtel, puis nous nous dirigeâmes vers
le Palais de l'Exposition. Lis qui veut
couper au court se perd absolument,
et nous voilà errant dans les petites
rues tortueuses aux pavés lisses.

Pour comble de bonheur, le temps,
très court depuis ce matin, s'obscurcit
encore, de grosses gouttes commencent
à tomber faisant ressembler nos
casques comme une cloche, et nous
nous réfugions à la hâte dans une

église. Plusieurs femmes sont en
train de décorer le chœur et les
chapelles. Un homme entre comme
vous pour se mettre à l'abri, un peut
vous dire le nom de cette église.

D'après le guide, nous reconnaissons

St Pierre, mais il fait trop sombre
pour que nous puissions voir les toits
de Meignard qui il nous signale.

La pluie tombant nous dirons
nous y allons après avoir admiré une
fore polie partie, et traversons enfin le
Palais du Pape. Mais le bourgeois de
garde auquel je m'adresse me dit
qu'il faut que nous allions demander
l'autorisation à l'hôtel de ville.

Cela fait, sur simple présentation de
ma carte, nous pouvons traverser le
Casernier qui se met à notre disposition.

Ce gigantesque mouvement, plus
fortifié que Palais, sert maintenant
de Casernier à un régiment d'infanterie.
C'est sur le Vandalisme que...

accablé. Le hall d'armes est devenu
le cuisinier et dans la Chapelle, jadis
haute de 17^m, aux superbes cintres
gothiques, on a découpé 3 étages de
chambres. L'imprimerie du
régiment est tout à fait en haut.
Le casernier nous y fait remarquer
quelques vestiges de fresques, retrouvés
en grattant les multiples couches
de blanc de chaux, et qui sont
restés dans une incroyable fraîcheur.
Le casernier, d'ailleurs, semble
s'intéresser intelligemment au mouvement
dont il a la garde. Il profite en ce
moment de la construction de
cheminées pour explorer les murs,
et partout il a rencontré des fresques.
Nous redescendons dans la cour où le
peloton des prisonniers avale du pain
gymnastique, et remontant d'un autre
côté, nous entrons dans la Chapelle
particulière du pape, que le blanc
de chaux a heureusement respecté.

et donc les murs sont entièrement
recouverts de fresques de Matthieu de
Viterbe. La plupart des têtes des
personnages ont disparu, enlevées,
non dit votre guide, par un général
Corse vers 1820. Il ajoute que ce fait
lui a été confirmé par son père
père de la général
Non remarquons, en redescendant,
l'épaisseur des murs; à certains endroits
de couloirs y ont été percés. Le caserne
nous explique que l'édifice a été
construit sans échafaudage; toutes les
pierres qui le composent étaient ap-
pliquées pour être transportées par un
homme, au moyen d'escaliers faits
dans l'épaisseur des murs, escaliers
qui se brachent ensuite.

Quittons le Palais de Pape, nous
passons devant Notre Dame des Douves sur
la porche de laquelle se trouve un calvaire
et entrons dans le cloître des Douves
Nous nous débarrassons difficilement

S'un guide qui veut à toute force
se mettre à votre service et gravissim
le Zacher, couvert d'arbres, de laurier
roses, de bamboux, de sapins, de haie
duquel la vue superbe se déploie sur
le Rhoni, sur le lac de Villeneuve,
sur le pont célèbre de l'Assyrie dont
il manque la moitié, et enfin sur
la masse imposante du Mont Ventoux.
Nous montons jusqu'à sur une sorte
de plateforme cimentée, mais les
arbres gênent et ne permettent pas de
voir le panorama.

Nous redescendons sur la place du Palais,
passant devant la statue de Cellon
et devant l'horrible Conservation, et
arrivons à temps au café de Paris pour
nous mettre à l'abri d'une nouvelle
averse. Là, plongés dans le délicieux
dieu long, copieux & varié apéritif, nous
attendons qu'il pleuve à la plume de
sacriste. Notons que les apéritifs sont
servis dans des demi-bouteilles qui

restent sur la table. Sur le terrain
du café, un orchestre s'élève; néanmoins
tous le monde crie, s'interpelle.
En face de nous, le mouvement du
Charpentier, l'annexion du Comtat
Venaissin à la France, laquelle sera la
plume; celle-ci ne respecte plus les
barrages et nombre de consuetudes
doivent ouvrir leurs parapluies. Il
paraît qu'il ne pleut jamais en
Provence! Voilà bien une venue.
Enfin à 6^h 1/2 nous pouvons quitter
le café et lui a l'heureux idée d'aller
chez mon mécanicien. Pour machine
y qui le vent en l'air. L'ouvrier
ouvrier qui en a charge de la réparation,
a l'air que citait le soudure de
la chambre à air qui s'est défecté et
sans l'énormité du travail, s'est
enfui, la pauvre à mon infortuné
regard. Il n'y a qu'une chose à faire:
opérer soi-même. J'ai acheté un
flacon de benzine et mon vola...

ma chambre, grattant, grattant...
collant, appuyant & échouant.
Enfin, la chambre mise à l'eau
paraît tenir; remise dans la zone
et gonflée à bloc, elle me bouge pas
sabord, mais toute son corps, un
sifflement sinistre et plus rien.

O rage! Pour mes mensurations, voilà
une fois la soudure refaite, voilà la
plaque sous le pied d'une table qui me
charge de tout ce que vous trouvez
et allons dormir: il est 8^h.

J'envoie un garçon chercher chez le
mécanicien ~~chez~~ ce qui lui reste
de ma machine et le dernier bouchon
abandonné; au lieu des douceurs ou café,
il nous fait continuer notre travail.

Revenant, ma zone peut encore!
c'est à se coper la tête sur les murs.

Enfin j'ai une idée géniale. J'ai
une chambre à air de 70 de recharge.
Si elle pouvait marcher sur une
zone de 75! En deux temps, une zone

est remonte et regonfle et pendant
que nous attendons le résultat de cette
essai, pour la 2^e fois, je refais une
satausei soudure.

Enfin cette fois, une fois est sage et
nous décidons la remettre en même
temps que nous fixons les nombreux
taux de nos machines.

Nous allons ensuite nous coucher, après
avoir payé notre hôte et avoir constaté
que ma robe perd un peu.

Aut! tant pis!

4 juillet - -

Je ne fais qu'un somme jusqu'à 3^h $\frac{1}{2}$.
Un quart d'heure après j'écoque les et
ouvre ma fenêtre. Une bourrasque de
vent me rejette en arrière. Le ciel est
couvert & menaçant; Aurons nous donc
et le vent & la pluie?

Le ventral, me dit Labouze en entrant.
Déjà! j'aurais pas été long à faire sa
connaissance. En bas, j'ai trouvé une
voile de devant très molle, mais elle
peut cependant tenir. Il est 4^h $\frac{1}{2}$
Nous partons.

Quel ciel! Le levant est chargé de
gros nuages noirs et rouges, et le
ventral souffle si fort - nous prenant
de côté - que, pour franchir les deux
poutres du Rhin, le premier des poutres
et le deuxième en bois, il nous faut
des cerceaux de machine et nous cram-
ponner à nos casques. Enfin, de
l'autre côté, entrons nous dans une
espèce d'épave et y achetons nous

deux facettes de tourterres avec lesquels nous
arrimons nos coffres.

De cet endroit, derrière nous, vers Arignon,
la vue est superbe ; le rempart, qui
surmonte la muraille gigantesque du Palais
des Papes, se profile dans le ciel rouge
leurs créneaux & leurs machicoulis
les eaux du Rhone, limonueuses, se
brusent avec fracas sur les rochers ou
viuent sous St Boizet - tout cela, dans
le mistral qui fait rage, est d'une
grandeur imposante et d'une couleur
bien spéciale. On se sent loin de Paris
et se trouve dans cette impression une
étrange jouissance.

Nous remontons le Rhone et arrivons à la
bon Philippe le Bel, carrée enorme,
qui défendrait l'extrême disparance du
Vieux Paris. Puis nous remontons dans
Villeneuve, passons au pied du fort
St André du XIV^e siècle et parcourons
quelques rues. Partout des maisons
merveilleuses. Nous entrons dans le

Chartreuse du Val de Bénédiction,
toute en ruines, et habitée, ainsi
que son église gothique, dont le
chœur - nous vit jaunie - sert de
loge à porcs. Rien de plus étrange
qu'à côté d'une splendeur entourant la
vie de familles de paysans qui habitent
les ruines. Au seuil d'une mesquine
porte gothique provenant sans doute
de l'église, deux femmes causent, l'une
en travaillant. Un chien s'acharne
après nous et nous pour suit de ses
aboiements. Ah! Bonnet! si vous
étiez là! Comment ferions nous pour
vous arracher de ce coin?

Mais il fait froid. Sur la place
de l'hospice, j'entre dans un bar -
car ici tous les bistros s'intitulent
ainsi - mais le patron n'a pas le
bravo de vouloir à nous offrir.

Heureusement, devant un pont de
bois, nous trouvons un restaurant ouvert
où nous mangeons quelques tranches

de saucissons - Rie de nous, une bonne
bois une abricotte : il est 5^h 30 !

Jettant un dernier regard sur ce
splendide panorama, nous prenons
la route de Niern, qui tourne au sud-est.
S'élève, cette fois, notre voyage à
bicyclette commence pour de bon, et,
comme chaque année, au départ,
j'éprouve une singulière appréhension.
Comment alors nous comporter
dans ce voyage, ma bicyclette & moi.
J'ai bien peur d'entraîner, une
maudite machine sans plus bien de, tous ce
temps d'attente. Enfin à Dieu vas !
La route, au sud-est, s'élève pour quelques
heures. Cette première côte est montée
allégrement malgré notre paquetage
et malgré ce brave mistral, qui,
suivant la direction de la côte, tantôt
nous attaque en plein nez et tantôt
de côté. Arrivés au haut, nous
entrons dans une région de collines,
de vallées & de ravins, couverts de thuyas

et de bruyère, dont beaucoup sont
couronnées de ruines. Ceci, de là,
quelques marges oliviers et amandiers.
La route, excellente, prend petit à petit
la direction du Sud Ouest et bientôt
nous avons presque plein du ciel
excellente visibilité. Plusieurs côtés
sont enlevés en retenant - si l'exagère
pas. Là ne s'arrête pas les bienfaits.
Les tombes ungués de la nature s'en-
fouissent rapidement, le soleil paraît!
La route donc enfin la vraie Provence!
Ah! qu'il fait bon de vivre et avec
quelle envie nous felons sur cette
belle route maintenant inéprouvée
de lumière! Et pensons que j'écris
ces lignes, considérant les deux mètres
carrés de ciel ungués qui mainte-
nant forment un horizon, j'éprouve
un immense regret.

Je remarque que tous les champs sont
défendus contre le mistral par une
rangée de sapins très serrés, aux pieds

desquels, pourvue des rascans on donne
un a relief extrême par des claires. Nos
retrouvons d'ailleurs cette disposition
partout où le bustal se voit - ce n'est
jusqu'à Eoulen à peu près.

Nous marchons vite et atteignons
bientôt Kousouliou - Profite après
cette ville, le Gardou franchi, nous
apercevons une plaine du E. C. F.:

Sont de jais à 2^{km} 5. C'est un vrai
dun un crochet de 5^{km}, mais vrai
ça vaut cela. Quelle splendeur con-
struction! Le pont forme de trois
rangs de arches de porphyre, et encore en
bon état. Il est d'ailleurs restauré en
plusieurs endroits. Nous remarquons
que les piliers du bas présentent de
l'ajour strié occasionnés sans doute par
l'eau de grande eau. Sous le revêtement
la roche se compose d'une mince file-
d'eau - Je vais faire prendre une photo,
mais je m'aperçois que mon obturateur
ne fonctionne pas. Les uns reconnaissent

et nous nous apercevons plus tard
qu'il n'a pas été plus heureux -
Près du pont, plusieurs restaurants.
Cet endroit doit être une base de
promenade pour le Arignonais et
le Niçois.

Nous revenons sur nos pas et reprenons
la route de Nième - Il commence à
faire bonnement chaud, et un peu plus
loin, à St Romain, nous entrons dans
un bar et y prenons une quinquina à
l'eau.

Enfin, la route devant, nous avons
les derniers km. et bientôt atteignons.

Nième - Il est 9^h 30.

Bien joué! Merci les

Et en effet, j'aperçois mon Frère qui
tranquillement s'en allait au devant
de nous. Il est arrivé il y a une heure
par le rapide et nous déclare grave-
ment qu'il connaît la ville à fond
et qu'il va nous conduire à l'hôtel.
Et l'hôtel à Luxembourg - très cher -

Nous déposons nos machines et allons
boire ! Maintenant que c'est drôle
de Dole et là, ce sera la principale
occupation de la journée. Ce qui est en
engouffré est inconvenable. 't de la glace!
Pour le moment d'ailleurs Directeur de
le service et il ne manque pas, après
l'énumération des consommations
faites au garage, d'ajouter d'une voix
impérieuse : Avec de la glace !

D'ailleurs il n'est pas de service qu'il
n'emploie pour un service et lorsqu'on
leur tend un peu de main avec des morceaux
de glace, il leur égare l'empire sans leur
voir le traître !

Nous prenons une absinthie. Il est 9⁴⁵/₂.
Mais qui blagueait avec bonhomme
de la matin.

Nous retournons ensuite à l'hôtel et
demandons la chambre noire pour
voir ce que nous apparaît. C'est un
pleinement un repas qui s'est déplacé.
Pour nous diriger, après vers le Aron :

situer un coin. Quoiqu'encaissés
au milieu de maisons, elle nous
apparaissent avec leur propre splendeur,
respectés par les siècles et d'ailleurs
fort bien entretenus par le Sté de la Comm.
Dans cette masse de pierres tues, aux
pilastres et aux colonnes noies, le
ciel bleu aperçu par les bacs, met
des taches lumineuses.

L'effet est grand.

Nous demandons à un bon homme
qui vend des tickets pour le Circus
de cette après-midi, s'il est possible de
retenir ses places. Sur sa réponse
négative, nous lui prenons 3 billets
de travail, places à 5^{fr}, puis, pour
attendre l'heure du déjeuner, je vais
prendre une chambre à air - celle
qui, hier soir, nous a fait faire tant
de chevaux, et nous allons la porter
à un marchand de vélos qui
reconnait qu'il n'y a plus.
Bonne victoire!

Non allons ensuite déjeuner. Nous arrivons le premier dans la salle à manger de l'hôtel, fort curieuse avec son plafond aux cieux gothiques et il nous faut attendre que les clients arrivent. De la protestation, partager l'articles par les personnes, qui arrivent après nous. Il ne faut pas cependant trop nous plaindre, car si les plats se font attendre, ils sont bons.

Une episode après l'unique: Comme par inattention, je place une bouteille sur la nappe et non sur son petit plac de bois, un vieux garçon me fait remarquer que j'ai sali la nappe. Je le remercie humblement de cette leçon de bienséance. Cinq minutes après, débouchant une autre bouteille, un éclat s'en détache qui y tombe je m'en suis aperçu, sans cependant que je l'ai heurté, et voilà une place et celle de mes voisins, couvertes de vin. C'est un garçon!

Nous allons ensuite prendre le café,
écrivons quelques lettres, puis, comme
il nous reste près de 2^h avant la
course, nous jettons un regard après
avoir fait brièvement notre prix
et visitons l'écurie. Notre cocher nous
conduit d'abord à la maison d'arrêt
dont notre Marceline est la copie
fidèle - Elle contient un musée
qui vient d'être dévalisé. Après
l'entrée en jeu elle est restée. Cependant
un gamain qui se demandait qu'il était
soudoyé, nous cache entre ses dents
un air de préférence à cette dans la voiture.
Nous traversons le Conservatoire - un brave
homme à calotte de velours - encore
tout ému de cet événement - Il
raconte à un musicien, qui il nous
le gouvernement de la Banque de France,
comment le vol s'est produit. Les
malfructueux se sont servis de la chaîne
de paratonnerre pour entrer sur le
toit qui est vitré, ont saisi un camion

et la température bitement descendu
à l'aide d'une corde. Un grand nombre
de médailles et de pièces de monnaie ont
disparu.

De là, nous allons dans un jardin sous
le nom en échappé et qui contient un
fontaine Louis XIV fort curieuse. Les
cigales y font rage et, à un tour, y
produit ou plutôt veut produire un
petit effet en la faisant remarquer à
Sivie. Je dois avouer que l'effet cherché
fut raté et que l'animal nous lair
uniquement avec de cette découverte.
Nous revenons aux Arcs, parous la
coche que les agents empêchent d'aller
plus loin et allons prendre un boat.
Nous entrons ensuite et prenons place
sur les Stalles de pierre.

L'aspect en est un véritable long de
133^m sur 102, avec multiples gradins
déjà à deux fois de monde, sous
ce soleil détatant, est grandiose.
Il y a parait il relativement

de spectateurs car Guercita, le célèbre
opéra, a été récemment en Espagne,
un vrai pas... cours. Parmi les
monde circulent les marchands de
programmes, d'écritures, de rafraîchisse-
ments, de photographes. Chacun
se place le plus commodément possible.
Fredé et Les retirent leurs vestons et
reclament à boire. Je leur octroie de la
limonade. Pour faire patienter, la
musique joue quelques airs connus,
La marshallaise rétentit. C'est la
professeur le maître suivi de plusieurs
personnes qui prennent place dans la
tribune d'honneur. Puis tout à suite,
le grand air de Carmen. La porte
du taureau s'ouvre, 3 hérauts à cheval
apparaissent, vont jusqu'au pied
de la tribune d'honneur, repartent,
puis reviennent précédant toute la
défilé de matadors, picadors, man-
tillistas, toreros, suivis des valets
richement carapaçonnés qui.

tout à l'heure commencent le
taureau mort

bons et magnifiques costumes, université
sous le soleil. De toutes parts citations
de vers, des applaudissements. Les
marcheurs, les chapeaux s'agitent. Le
spectacle est vraiment bon.

Maintenant il ne reste plus dans
l'arène que le mantelliste. Une
bouffée brève de clairon retentit et
soudain la porte du taureau s'ouvre.
Le taureau surgit, affolé par trois
jours d'obscurité, par une nourriture
échauffante et par une flopée de rubans,
qui se vient au papage de lui piquer
sur la gorge.

Surpris, il jette vite bas sur la première
qui se présente, mais, prudemment, il
se réfugie derrière la barrière. Pendant
quelques minutes il s'épuise en vains
efforts contre ces ennemis insaisissables, et,
halétant, s'arrête, grattant le sol
ou sabot. Alors l'homme arrive.

aptains. Tous sur un grand
manteau trempé de sang, l'écume
d'un retrait de corps, lâchant le
manteau sur lequel s'acharne
bêtement la bête, et si elle se terre
de trop près, traversant l'empoi, dans
la barrière un refuge sur. Certes,
malgré l'évidence inférieure du
taureau, le spectacle a de l'intérêt et
il faut admirer l'élegante prestesse
de ces hommes.

Voici la composition des cuadrillas qui prendront
part à la grande corrida du 4 juillet, à Nîmes :

Matadores : Rafael Guerra Guerrita et Antonio de
Dios Conejito. — Picadores : Antonio Bejarano,
Pegote, Rafael Moreno, Beao, Manuel de la Raba,
Zurito, José Coito ; réserve : Emilio Alaban. — Ban-
derilleros : Juan Molina, Lajartijo, Antonio Guerra,
Francisco Gonzalés Patatero, Rafael Martínez, Ma-
neno, José Martínez, Juan Pascnal. — Puntilleros :
Joaquina del Río Alones et Rafael Pesquero, Pes-
querito.

Noms et couleurs des taureaux : Cometo, berrendo
en colorado, n° 3. — Moscon, berrendo en negro,
n° 16. — Tesorero, berrendo en negro, n° 2. — Pla-
tero, berrendo en negro, n° 14. — Presumido, negro
brogado, n° 38. — Cabrito, berrendo en negro, n° 23.

Une dépêche reçue à la direction annonce que la
corrida donnée le 24 courant à Jerez de la Frontera
avec le concours des matadores Guerrita et Fuentes
a été l'une des plus belles corridas de la saison. Les
deux matadores ont été ovationnés.

Le total des sommes recueillies à ce jour
pour l'érection d'un monument à la mémoire des
Combattants de 1870-71 et des Enfants du Gard
morts pour la patrie, s'élève à 20,395 fr 50.

Etat-Civil du 26 juin. — Décès : Marie-An-
geline Salle, sans profession, 49 ans, de la Rouvière
(Gard), épouse Rouvière : 2 enfants au-dessous de
10 ans. — Naissances : 2 garçons ; 2 filles

Théâtre d'Été. — Matinée à prix réduit, la
Fille du Tambour-Major. — Soirée, la Favorite.
On commencera par *A la Chambree*, pièce en 1 acte.

Mais sur un aje.
Un 2^m coup de
clou. La bou-
che commence.
3 picadors arrivés,
arrivés de lance,
Le jambon bardé
de fer sous la
culotte de cuir
fauve, et monté
sur de lamentable
rochers qu'on a tenté,

Sans doute pour obéir à quelque vague
prescription, de préserver par des cotons
de mail ou par des plaques de tôle.

Chaque cheval est conduit par deux
garçons sicuri, vêtus de rouge, qui le
présentent au taureau à coup de cravache.
Le picador doit recevoir le choc et repousser
la tête à l'aide de sa lance. Chaque fois,
le cheval reçoit les cornes soit dans le
poitrail, soit dans le ventre, soit dans
la croupe. Le sang respelle ! Mais ce
n'est pas fini : tant qu'il y aura un
souffle de vie dans cette pauvre carcasse,
tant qu'elle tiendra sur ses maigres
jambes, le coup de matraque la ramè-
nera au repos, jusqu'à ce qu'elle
s'écroule pantelante dans le sable.

Alors le taureau, ivre de carnage,
s'acharne, fouillonnant dans cette viande
chaude. Difficilement on l'écarte.
C'est ignoble et doublement ignoble,
lorsqu'avec un peu d'observation, on
remarque qu'à chaque course, il y a

un cheval sacrifié, tandis qu'on retire
premier tenant le autre au premier léger
coup de corne. Il faut un cheval
tiré à cette foule: on le lui donne,
choisissant le plus roge.

Pendant que le taureau est attaché d'un
autre côté de l'arène, on achève le
cheval et on jette depuis quelques courses.
Mais la bête revient, se
précipite sur le pauvre bête et parcourt
l'arène, toute la caparaçon sanguinolente
accroché à ses cornes - le dard, et
magnifique.

Une autre tournee. Les picadors se
retirent. Mais soudain le taureau
se précipite sur la porte qui se referme
précipitamment, entraînant un
malheureux cheval, de dos tourné,
qui reçoit les cornes entre les jambes.
On parvient à le dégager. Il rentre,
perdant le sang à flots.

C'est maintenant le tour de banderilles.
A trois reprises, un homme enfonce

Dans le garron du taureau deux
bandouilles, portés de flèches s'inscrivent
60 4 de long. Il faut, pour que le coup
soit bon, qu'ils soient placés au
moment où le taureau force sur l'homme.
Certes, la coupe, le spectacle - tel on
n'avait encore des nausées de la précédente
bouchorie, avait bien à l'intéressant.
L'homme y est seul, le ayant pour
arme que son agilité - C'est parfait!
Enfin une dernière bouchorie. C'est la
mort. La spada s'avance vers le tribun
d'honneur et semble demander la
permission de tuer le taureau. D'un
joli geste, il jette son chapeau, prend
une épée et la muletta - lambeau
de drap rouge maintenant par une
sorte de bâton - et s'en va vers le
taureau qu'il excite - La pauvre
bête, pitoyable maintenant, l'invite
plutôt - Elle jette sur la porte du
tauril de tristes regards, semblant
dire : Allou j'en ai payé, l'oupy.

tranquille ! Enfin, exaspéré, elle se précipite sur le garde qui lui enfonce l'épée dans le corps. Le premier coup est beau, la lame est enfoncée jusqu'à la garde. La bête, cependant, ne tombe pas tout de suite, il faut retirer la lame et la pousser de nouveau - Enfin, elle s'écroute dans le sang pendant que le foule trépigne et que l'homme envoi de beaux saluts. Les fanatiques jettent leur chapeau, auxiles renvozi habilement. Puis les mules arrivent. On les attelle au taureau à l'aide de ses cornes et, après le tour de l'arène, tout est parait.

A un autre ! Celui-là n'a pas l'air commode. Auxiles arrivé, par deux fois, il essaie de franchir la barrière. Après un premier coup déçu dans la garde, le garde le fruis d'un coup en plein front. Il tombe foudroyé.

Le troisième a un air de chance. Il est un sacré par le terre qui a remplacé Juerita. Il s'y reprend à 4 fois - Borden de sifflets & de huées. Le taureau vomit le sang à pleine bouche pendant que son bureau, de son épée, le pique encore aux mascaux pour en obtenir une dernière révolte. Il tombe épuisé et est culivé l'échine encore.

Non en avons aphy. Au grand étonnement de nos voisins, nous partons et allons prendre un bon bock. Puis nous retournons à l'hôtel, payons la note - l'hotelp, après réclamation, nous fait le prix indiqué par l'annuaire - et en route pour Garascon. Il est 8^h.

Par deux fois, nous nous trompons de chemin, mais enfin, nous vait le partir. La route, par accidentée, est aphy sablonneuse. De plus, le mistral nous prend de côté et nous gêne pas mal. Peu de pay. Je me souviens que de

St Verain, un tout petit village.
Nous atteignons bientôt Beaucourt,
ville sans aucun apparence, puis
tombons sur le Rhône. Au lieu de
traverser le pont qui se présente en face
de nous, comme je vais le faire, on nous
dit de remonter le fleuve pendant
quelques 100^m, et nous apercevons bientôt
le pont de Carascun, très ancien et à 5
travers, long de 40^m.
Sur ce pont, le ventral fait rage et il
nous faut du courage de machine. Les
profils sur les arches pour essayer de
prendre une photo posée ou bien cha-
teau de Carascun qui surplombe le
Rhône et sur de preson - Il est 7^h 1/4
Nous allons à l'hôtel du Louvre, sur
le Cours et, après un coup d'éponge,
allons prendre l'apéritif - avec de la glace!
Le ventral souffle toujours d'une façon
formidable, bouleversant les tourbillons de
poussière dans les grands arbres du Cours
tranquille -

Pas gai Caracum !

Après d'avis nous faisons une copie sur
un banc, en face l'hôtel ; puis deman-
dons la note. Les chambres italiennes

Comptent dix fois plus cher que sur
l'Annuaire ; je réclame et on diminue
immédiatement.

Puis nous procédons au rechargement
de nos appareils. Pas de chance ; toute
la plaque de lais sont mal posées. Après
de multiples récriminations, nous
nous couchons - tout rageant.

68 km

8 juillet

A 4^h tout le monde debout. Mon
premier soin est d'ouvrir la fenêtre.

Même ventral impétueux. Allons!
il va y avoir du fil à retordre.

Labouge me fait remarquer que ~~tout~~ tous
les toits sont garnis de grosses pierres
servant à maintenir les tuiles.

Mais je n'ai pas encore revêtu une
brouche et je m'en vais sur les chemins.

À 4^h 45 grand vent partant.

Après quelques hésitations, nous sortons
sur la route d'Arles, plate, unie

comme un billard, et le ventral dans
le dos. C'est sur cette route que se court

l'épreuve de 100 km de l'U.V.F.

Malgré l'heure matinale, plusieurs
ouvriers, montés sur d'incommensables

machines, nous dépassent, se rendant
à leur ouvrage - nous croisons plusieurs

attelages et remarquons les pittoresques

collines de charbon, surmontées d'une
énorme pointe -

Après un arrêt affecté à la restitution
à la tare de ce qui lui appartient, nous
arrivons à Arles. Il est 5^h 1/2.

Dans nos préoccupations tout d'abord de
déjeuner. Nous nous installons à la
porte d'un bar et avalons quelques
décimètres de saucisson, pendant que
Fredé fait des visites à un malheureux
chal affaivé. Puis, poussant nos
machines par les petites rues étroites
pavées de galets, nous allons sur le
Arènes. Une femme nous ouvre la
grille et nous laisse nous débrouiller.
Un peu plus grand que celui de Nîmes,
est amphithéâtre à 140^m de long. Les
deux étages ont été démolis par
le Sarrazin, nous expliquent, et les
matériaux ont servi à construire 3
grands tours carrés qui en flanquent
trois côtés. Nous gravissons l'une d'elle
à l'aide d'un étrier usé en colimaçon.
En haut la vue est superbe, mais
quel vent ! Il faut que nous nous

Caché derrière le parapet lorsque la
rafale est trop forte et mon brucela
refuse absolument à rester en place.
Improbable de voir quelque chose.

Non redescendons. Dans l'arène,
lis nous fait remarquer la soudaine.
Placé à 50^m environ à l'un de l'autre
et causant les doucement, non nous
entendons parfaitement. Puis nous
descendons dans la galerie souterraine,
qui maintenant recouvre le taurin,
mais qui jadis, servait aux fauves,
et nous nous représentons ces ténements
colorés, au paros inverses, pleins
de hurlements de bêtes attendant
leur proie.

Des arènes, nous allons au théâtre
dont il ne reste plus que deux belles
colonnes de marbre et quelques gradins.
Un garde surveille les ruines, on l'on
peut librement, et nous donne quel-
ques explications.

Voulant de lui gagner le Aliscamps

nos sautoirs en petit tour et
tombons sur une grande route, mais,
arrivés à l'avenue des Aliscamps,
nos larrons à gauche au lieu de
droite. Revenus sur nos pas, c'est
vainement que nous cherchons les
tombes et l'heure avancée, nous
nous contentons de prendre un verre de
vin blanc sucré avec de l'eau de Seltz.
Entre route de Salon et en face de nous
et à l'ouest la balustrade soulève le
visage de pourpre.

À 8⁴⁴, prenant notre courage à deux
mains, nous partons.

Comme d'abord, la route tourne un
peu vers le sud et des arbres nous préser-
vent, le mistral nous laisse à peu près
tranquille et même nous aime parfois.

Quand bientôt, au bout d'un demi-cir-
cle, les arbres se rarefient, la route
prend une direction franchement sud et
nous entrons dans le Crau, immense
plaine, d'un platitruon et d'une

mon costume enroulé, couvert de gros
galets et sur laquelle un pouce qui est
herbe emmagasiné à pouce à pouce. On prétend
que jadis la mer couvrait toute cette
région.

Mais alors quel sera mon enfant!

Encore un vous prend-il que sur le côté,
mais avec une force telle que, par un moment,
vous tombez vigiles violemment à droite
et forcé de descendre de machine.

Je fais vous arrêter et vous fabrique
une singulière pour vos osques.

Un peu plus loin, une rafale emporte
mon binocle que les retrouve heureuse-
ment intact et que j'attache avec
une ficelle à mon veston. Mais impossible
de le garder sur le nez et je prends le
parti de le mettre dans ma poche.

Une voile aveugle et un horrible,

Compagnon en profite pour me au-
non ces toutes sortes d'obstacles, tels que
taureaux furieux etc.

Aussi un peu plus loin, au coin de

La route de Mouries à Martignas,
nous nous arrêtons et nous réfugiâmes
dans la fosse, les uns fixés les uns de nos
lunettes. Nous allons repartir quand
il ne fait d'un baignement de nez.
Heureusement un vaïpeau suit la
route fort à propos. Nous repartons et
un peu plus loin, voyant quelques vaïpes
amandiers, l'un d'eux nous prend de
leur emprunter quelques fruits.
Labouge nous en rapporte plusieurs
poignées tout en faisant remarquer la
mauvaisance des agriculteurs de la
région qui ont en la soin de planter près
de leurs arbres de pain pour manger les
amandiers. En effet, il nous montre, au
bord de la route un tas de pains de munition.
Ils sont septiques, nous nous approchons et
nous apercevons que ce ne sont que des pains,
mais qui en effet, ont absolument
l'apparence de boules de ton. Elles nous
servent néanmoins, car les phalanges
agriculteurs ayant osés s'attacher

de la cape voisette à leurs arbres et les
demandes étant pourvus d'une coquette
très épaisse, nous sommes obligés de la cirasser
entre deux gallets.

Les nous ensuite très loin la enveloppe
1^{re} Jeuneur qui sert de point de repère
aux pêcheurs. Enfin peu à peu les arbres
réapparaissent, nous sortons de la brasse
et à 11^h15 nous entrons dans Salou avec
un brif et une faim de maureau augade.
Poursuivons 40 Km par du ventral et
dans l'air !

Quant à nous que nous sommes arrivés, nous
bénéfisons presque de la brasse ventral qui, ce
soir, va nous entraîner avec lui vers la
bonne ville de Marsillat.

Nous allons déposer nos machines au
Grand Hotel puis aller nous abreuver.
Après dîner, nous faisons un tour dans
la ville qui, quoique coquette et animée
ne présente guère de curiosités. Nous
remarquons cependant une seule porte
du XV^e siècle et lui faisons le bonjour

Siem cliché.

Nous sommes à l'hôtel. Le maître de l'établissement se refuse à nous faire la remise de 10% indiquée sur l'annuaire, sous prétexte qu'il nous a mis, dans que j'ailleurs nous l'avons demandé, à une table séparée. Je proteste, mais point. Ce fumiste de dieu, sous prétexte qu'il connaît déjà la ville, nous fait tourner de direction au départ et il faut que vos papiers devant votre hôtel.

Sortis de la ville, la première chose que nous constatons, est l'absence totale de vent. Les arbres ne bougent pas plus qu'une touche. Voilà bien votre venue! Et un 2^e et la chaleur est vraiment effrayante. Aussi fuyez-vous vos vestons sur vos machines. La route est assez accidentée; heureusement à voir un nous gêne guère et les derniers souffles de la ventral l'achève nous aidez même parfois. Nous passons à Langson où nous remarquons un

château très élevé. Le pays peu
cultivé offre un aspect très sauvage.
Après le dîner, il nous faut faire un
longue montée, mais, au fait, une
surprise nous attend qui nous fait
oublier notre fatigue.

L'étang de Belle!

Et la route qui descend, nous permet
d'admirer à loisir ce splendide panorama
sur une montagne l'endroit où se trouve
Martigny que d'ailleurs on ne voit pas.

Mais nous redescendons rapidement
et bientôt nous n'apercevons plus
l'étang qu'à travers un rideau d'oliviers
et d'amandiers où les cigales font rage.

À la Côte Noire - 3⁴2 - Faubourg de
Roque, nous faisons un petit crochet
pour trouver à nous rafraîchir.

Une petite fille qui nous reçoit et à
qui je demande ce qu'elle a à boire,
me assure qu'elle possède tout ce que
nous pouvons désirer. Mais elle n'a pas
la première chose que je lui demande.

du vin blanc, et une portion de rouge
ce qui fait faire la grammaire à mes
deux compagnons lorsqu'ils reviennent
après avoir commis l'imprudence de se
frapper la tête dans une fontaine
voisine. Ils prennent de la limonade
et une liqueur non légitime en une
fontaine d'ivrogne.

Vous reportez à 8^h 50. La route toujours
accidentée, se rapproche chaque de l'étang.
Quelle singulière idée, peu en rapport
avec l'esprit méridional, d'installer
aussi cette énorme masse d'eau dans
un espace supérieur à 4000 hectares!
Après une longue montée terminée
par un court tunnel, nous arrivons
aux Peunes. Je suis en tête et lorsque
Fredé arrive, il se offense, furieux,
qu'il n'a jamais eu si chaud qu'avec
la casque que j'ai acheté. Je
proteste, peut être à tort, car le vin
ne pousse pas la garniture aérifère
donc le vôtre n'est garanti. Mais enfin.

a-l-a die savoir une tête de
diamètre de la tième ! Vous le
calmeur, les & moi, en décidant
qu'à Massuth, nous lui ferois un
de respirant.

Malheureusement, après
l'Apassin, petite villos qui suit
immédiatement les Peures, une deuxième
montée plus rude encore le présente
et je me donne pour ne pas épuiser
une nouvelle bordée de lamentations.

Cependant, il ne faut pas vous plaindre
car ce qui il reste de mistral vous
aide bien et nous apporte un peu de
fraîcheur par le passage sur cette route
très encaissée et sans végétation.

En haut, je trouve un tout petit
bistro, fenêtres et porte closes, cell. ci
~~est~~ encore fermée par une
portière d'étoffe. J'entre et tout d'abord
un voir venir. Une voix me demande
ce que je veux et, peu à peu, je
distingue une ombre de femme

qui entrouvre la porte et me permet
de voir à peu près clair. Un ton sur
de l'absinthie & de l'eau fraîche et
causé abondamment, exprimant le
regret de ne pas connaître Paris lorsqu'on
apprend que j'en arrive.

Enfin, à travers la portière, j'aperçois les
à Friedi qui me ne font pas peur pour
engourdir un absinthie. Dote en oubli
de m'engourdir. Le pays : 9 sous.

La route maintenant devient rapide-
ment au milieu & nombreux attelages
et devient médiocre. On sent la approche
d'une grande ville. Bientôt, dans une
colline, la mer nous apparaît.
Enfin la route est médiocre tant
va tant. Je constate avec plaisir que les
poches qui la charment depuis tant de
heures ne sont pas exagérées en couleur :
c'est bleu et vraiment bleu.

Dans la ville nouvelle descende très
rapide qui est nous sans faire à pied à
cause de multiples voitures qui nous

traverse la route, maintenant les
travailleurs s'en mettent et par suite de
je m'en suis quel inexplicable usage idiot,
seigneur leur gauche alors que les autres
voitures prennent leur droite. Vous
constaterons d'ailleurs la même stupidité
à Marseille même & à Lourdes. Il en
résulte de fréquents embouteillages dans
et sans le vouloir. En plus de cela,
arrivés bientôt le Paris, de Paris,
ignobles. J'avoue que cette partie de la
route manque d'agrément, mais qu'il
faut et à qui on mangera comme le
sans dire qui décidément s'en pas
sans son temps. Voilà j'en suis

convaincu de voyage à bicyclette que ce
serait fait et il n'a pas encore —
mais pas du tout — ce que j'appellerai la
philosophie de la route, est cela d'esprit
qui fait qu'on trouve tout parfait
quelque soit la vue des côtes, l'état de
la route et le peu de confort de la
table & du lit. Mais non il faut

un gaillard, en route du Bois, sa
cuisine hot mill et la malpropreté de
sit de plumes!

J'ai écrit, car j'ai aperçu que si
derrière teigne.

Pour la construction, nous faisons un croche
sur une route macadamisée et, nature-
llement, retombons sur une autre route
non moins pavée. Mais du moins,
celle-ci passe entre les docks et le port et
par elle-même un plus intéressant.
Malgré l'heure avancée, il y a un
mouvement du diable; ce ne sont que
voitures et diables. Ceux-ci, leur
journée achevée, procèdent à leur toilette
et c'est un spectacle bien pittoresque que
la vue de ces gaillards noirs de charbon,
nus jusqu'à la ceinture, se lavant
à grand renfort de seaux d'eau. Et quelle
eau! Je ne dis si c'est elle qui cause
l'effroyable odeur qui nous fait faire
la grimace, mais d'après, quel bouquet!
Les Cucumiers! Quelque chose comme

La rue Royale - en moins beau - avec
des maisons construites jusqu'au dixième
étage à tableaux éclatants, et dans tout
cela une sorte brillante, le bon entente,
quantité. Des cafés bien agencés, très
vastes, mais qui cependant - à un avis -
ne répondent pas à la réputation de
splendeur qu'on leur a faite. Certes,
c'est un beau boulevard que la rue de la
Foliette hierapi de maître, le bouge
régulièrement, mais - vrai - elle ne
survive pas sa renommée universelle ou
soit disant telle.

Après nos réflexions de l'hôtel de Castille
que nous désirons, une fois, l'hôtel très
chic où on nous donne, pour lui et pour
moi, une chambre en suite.

L'après-midi de ce jour-là, avant de la
finir, je loge Fidi et le contentant avec
l'ajout des qui m'attendent tout en bas.
Au bout d'un quart d'heure, inquiet,
je reviens, s'empare dans obtenir plus
de réponse, on me, et aperçoit une France

me comme un ver, et vaquait
tranquillement à sa toilette !

Après une autre quarantaine d'heures, il nous
rejoignit enfin, mais avec sa petite Casquette.
Eux un pour nous deux fûrent arrangés de
Casque. Nous allâmes prendre l'apéro
au café Glacier avec des gloires de
Marseille. C'est ainsi que qu'il y a
de Camelote. Encore plus de circons,
de gamins en haillons, munis d'une
petite boîte contenant leur matériel.
Nous avons vraiment besoin d'un coup de
brosse et l'un d'eux en tapant l'abouzi.
Mais au point un regard de ville de
préjudice et expulse le malheureux.
Lui se résout à chercher son circons en
boutique, mais pendant ce temps, un
autre gamin plus audacieux emprunte
le fond de Commerce à son camarade
expulsé, et une circons au nez du garçon
sans qu'il s'en doute.
Nous décidâmes de ne pas diner à l'Hotel

mais d'aller au Grill Room, un
restaurant que l'on connaît. Pendant
que l'on a servi le garçon de bistrot
respectueux, si on déteste d'un coup
aux poissons et d'une bouillabaisse exquise
à copieux. Elle ne bien entendue appaisant
me de l'après et si on aperçoit que j'aime
beaucoup cela.

Après le café, nous allons faire un tour
sur le port, à l'entree visée aux yachts,
puis nous allons rentrer à l'hôtel. Com-
me nous rappelons que nous devons acheter
des plaques. Pendant que l'on va le
commerçant nous allons chez le marchand que
l'on connaît bien et qui est naturellement
ferme. Nous rentrons, si par la note,
obtient le 10% de remise et nous
entendons probablement. 105 km

C. J. J. J.

À 4^h les 4 nous sommes le civil et
l'ambassadeur à la porte de Dol jusqu'à
ce qu'il reparte. Le traité profite d'une

d'une absence très justifiée & Lis pour
englober une poire que très précieusement
il avait mis en panier à la fenêtre.

Protestation indignée.

Notre toilette faite, nous descendons et
je m'en va pas tout d'abord une machine
qui en a tenuise dans un coin après avoir
défait un appareil que je démonte d'un
autre côté. Enfin, un garçon aux yeux
tout gonflés de sommeil, nous ouvre, et
nous partons. Pendant que je régné,
Car un peu en tout toujours pas sage,
et ont besoin d'un coup de pompe de
temps en temps, Fière d'enquêter son
chemin à prendre. Par la rue St-Ferréol,
nous gagnons le Prado, belle promenade
avec de grands arbres sous lesquels ce
mariage un trottoir cycloste, puis,
au bout, après nous être trompés,
prenons à gauche.

Sur une place, un peu plus loin, je
demande à un aubergiste qui achève
de se livrer à son travail. Et le pauvre

vous donner à manger. Comme il
vous demande 1^{er} pour cela, je me
contente de me faire indiquer un
chemin.

Vous atteignez le Capelle, faubourg
de Versailles où se trouvent pas mal
d'usines d'huile & de savons qui
dégageant des odeurs épouvantables. Avec
cela la route est pavée et sillonnée de
nombreux tramways. Vous devenez
obligés de vous arrêter : les usines
sont nouvelles et récemment de nos jours,
je profite pour remarquer les petites ouvrières,
qui - par bande - s'en vont à leur
usine. Je constate qu'elles n'ont pas leurs
yeux dans la poche.

Le pavé devient un peu plus loin et on
ne voit pas le rail, mais le macadam
qui le remplace est ignoble et insupportable
complètement. De plus, à un autre
endroit, on est en train de remblayer la
route et il n'y a pas de la gymnastique
sur un mauvais trottoir.

A ce point de vue d'ailleurs, les piétons
sont bien plus tolérants qu'aux nos
régions. Je remarque plusieurs cicelytes
allant sur les trottoirs à une allure très
vive et devant lesquels les piétons s'écarterent
sans mot dire.

C'est en vain que nous cherchons un bar
quelconque où nous pourrions déjeuner. A
St-Loup, rien et je nourris déjà le
machin ardeur projet de les mener
sans nous arrêter jusqu'à Aubagne,
longu à St-Marcel, un cabaret pourvu
de biscuits tout à fait tentateurs, nous
fait mettre pied à terre. Le patronne
de l'établissement, une grosse femme à
l'air bécote, nous dit d'abord qu'elle
n'a rien à nous donner à manger,
mais quand elle apprend que nous nous
contenterions de fromage ou de saucisson,
elle se précipite à nous livrer les boîtes.
De là, la rue est délicieuse et si nous
n'avions pas si faim, nous attendrions
sans y penser le bon plaisir de l'hôte.

Mais votre provairgue Dolo a soif
et il tempite vertue quous, aprie
vous avoi servi du saucpou & du pain,
le vin se fait attendre. Il est vrai que
cette page diffiilment.

La brave femme qui deidement
s'apprise, une apporte de peche, et si
vois le moment ou, les yeux & l'estomac
ravis, nous allons verser sous ce feuillage.
La route se continue à travers ces faubourgs,
jusqu'à Aubagne. Là, nous sortons
deidement de Marseille et pouvons
un long soupir. Aprie cette ville, nous
carpions à droite le chemin de la Coste.
Le pays est superbe. A gauche ce ne
sont que collines apy elevées dont
l'approche nous fait proposer des cotes.
En hauteur, encore un peu enveloppées
dans la brume du matin, offrent de
certaines ravissantes. Il y a eu de que
sont passés un artiste & même un
profane comme moi. Malheureusement
la route prenant une inclinaison

redoutable, le charge de nous rappeler
à la réalité. Nous sommes à 95^m
d'altitude et il nous faut monter à
415. Fort heureusement, la route est
exquise et la pente relativement douce.

Après une première cote de 5 km
environ, j'attends un compagnon au
coin de la route de lapis. Il commence
à faire bonnement chaud. Je profite de
ce temps d'arrêt pour prendre quelques
notes et faire une caisse.

Faire une caisse! que voient trois notes
qui donnent mal au milieu de ces
grands sapins où crient les cigales,
sous ce beau ciel si bien empâté
de soleil!

Léo et Fivè arrivent et nous dégrin-
gions une longue descente. Fivè
commence lui à nous montrer
que malgré ses 92 kg, il fait
travailler extrêmement les jambes.

Il n'a pas de flein et cela me
l'imprévu pas de les coudes à grande

vitement des côtes très rapides et
l'arriver toujours bien avant nous en bas.
Après la descente, la route paraît passer
à un peu près plate, se dirige en ligne
droite vers Cuges. Malgré cette plate-forme,
je repens une vingtaine d'instants à
pédaler, m'empêchant d'ailleurs égale-
ment d'arriver par les 2 tiers.
Serait-ce le ravinage!

A Cuges où nous arrivons à 9^h 1/2, je
fais tourner les roues de ma machine
qui marchent admirablement. Ce
n'est qu'aujourd'hui, en regardant le
profil de la route, que je m'explique
cette sensation: La route ne s'arrête pas
de monter jusqu'à Cuges, mais, très
droite dans cette large vallée, elle
paraît parfaitement horizontale.
Nous nous arrêtons dans un café couvert
de grands arbres près duquel coule une
fontaine. Nous en profitons pour nous
offrir la bouche avant de boire une
bouteille de vin blanc étiquette 1865

que vous soit une accorte jeune fille.
L'entente de moi que le vin pas plus
que l'étriquette et la servante si en
aussi vicieuse. Il fait bon sous ces
grands arbres et nous y fâmes intérieurs
volontiers. Sidi d'amus à vouloir
dans la poitrine une bonne grosse bête
de chair succore qui se laisse faire avec
bonheur. La carte examinée, nous
découvrons que nous sommes à 223^{km}
et que 12 km nous restent à faire pour
atteindre le point culminant.

Allons ! encore un coup de collier !
Il fait terriblement chaud, mais heureu-
sement, la route est idéale et la côte
facile. Je suis peut-être à 2 km en
tête, lorsqu' soudain, si en aperçois que
je suis sur une pente de descente.

Une crevasse ! Dans le pays sans
une goutte d'eau ! Ça ne serait pas
rôle !

Je pompe et entends le sifflement

Henri André

Rendez-vous
au 37

© www.inist.fr
1897/2

©www.rv37.fr

significatif. Ma foi, si on perd pas un
temps à chercher la suite. Si deux temps
j'enlève ma robe, défais mon bandage,
retire ma chambre à air et la remplace
par celle que nous avons réparée à Arignon
et que j'ai fait vérifier à Nièmes.

Je n'ai plus qu'à regonfler lorsque Leo &
Fredi arrivent et ils me donnent un coup
de main.

Vous repartez courageusement, mettez parfois
pied à terre et vous reposez un peu à l'ombre,
et atteignons la limite départementale près
de laquelle une maison isolée portait la
plaque du C. C. F. : Porte de Nièmes.

Sur la route s'aplatit, reste à peu près
horizontale pendant 1 ou 2 km et soudain
s'enfonce en une descente interminable,
aux nombreux lacets serpentant dans un
pays grandiose, et soudain nous apercevons
le bleu intense de la Méditerranée.

Ah! comme nos efforts de trouver Nièmes
peussent et que nous oublions vite les fatigues!
Quelle souffrance de se sentir emporté

tant de peur de perdre sur cette belle route
au décor magnifique, qui, à chaque
nouveau lacet, nous promet de nouvelles
merveilles ! On voudrait descendre, le
garçon de Beau, et l'attraper du
dessous une entraine ; et on continue
en proie à un vrai bonheur devant
lequel tout empir s'efface !

Cette descente nous amène au Beauport
à l'angle d'une autre route et de la voirie.
Un petit restaurant nous offre le breuvage.
Le patron revient pistonnée de la source
et nous présente une cruche d'eau claire
à fraîche et une bouteille de Perrier à
laquelle nous devons - l'aromatise - pi-
te solide ajoutée. Ah ! ce Perrier ! j'en
ai trouvé partout, en Belgique, en
Allemagne, dans les plus petits trous,
jusqu'au Che de gauche, au milieu
des verges éternelles ! Après tout, faut-il
s'en plaindre ?

Rien de nos bois en guidant qui nous
reussent sur la route et ajoutés qu'il

d'écoulement qu'on vient de si loin voir: les
forges d'Ollimble, qu'il n'a jamais trouvées,
lui, bien curieux.

Cela nous engage à repartir au plus vite,
d'autant plus que l'heure du déjeuner
s'avance. Après quelques km. en descente
douce, le paysage se repère, s'ilive et
nous entrons dans les forges. C'est un
étroit défilé pratiqué entre des roches
gigantesques & arides, présentant les formes
les plus bizarres & les plus impressionnantes.
Il faudrait voir cela en Urais, alors que les
torrents, à sec aujourd'hui, semblent les
mouvements de la mer ou des pierres.

Mais, même maintenant, ce gorge présente
un spectacle grandiose, qu'il vous faut bien
bien regarder.

Après une dernière petite montée, la route
descend constamment à travers un pays
joli, couvert de vignes. C'est là que nous
apercevons les premiers palmiers, hauts de
4, 5 mètres, poussant en pleine terre;
magnifiques, et surtout, un record une

Vient en songeant à celui, haine
comme cela, que j'ai coupé à la
maître Baudouin, avant de partir,
après avoir oublié de l'arrêter huit
jours durant.

Nous arrivons à Coulon vers trois 1/2 après
avoir avalé 2 Km de Paris.

Nous mettons nos bicyclettes à l'Hotel
Victoria et allons reprendre l'apéritif dans
un café proche ou consommant de nous.
Ces officiers de marine sont plus ou moins
porteurs de casque colonial. Je remarque
aussi que la plupart des matelots qui
circulent dans la rue portent le chapeau
de paille dit "marin" si élégant.

D'ailleurs nous sommes ici évidemment
dans le pays du solide : la troupe ne
semble du tout unique et il n'est pas
jusqu'aux chevaux qui ne soient
affublés d'une sorte de petits chapeaux
dont surgissent les deux oreilles.

Coulon ne s'élève, de toute la littoral
la ville la plus chaude c'est

fait constater Frédéric qui lui apitusement
le Pétis Messullais et un manque par
de l'acheter chaque jour.

Reutres à l'hôtel, nous déjunnons, puis,
après le café, nous mettons en mesure
de visiter la ville. J'ai d'abord porté
une chambre à air à réparer, dans une
rue bordée de palmiers gigantesques, puis
j'ai à la poste. Par la seconde lettre,
nous décidons ensuite de prendre une voiture
à rapidement nous faisons ainsi le tour de
la ville, la cocher nous signale les
endroits intéressants, nous faisons passer
sur la vieille ville aux rues étroites et
obscures, nous visitons l'arsenal que
nous ne pouvons visiter car il ne plus de
2^{es}, et enfin nous arrêtons au port où il
nous procure un bateau pour aller visiter
La Gade & un Cuipro. On va à présumer
qu'il faut marchander des; j'ai protesté
doux au prix de 4^{fr} que nous fait d'abord
le patron, mais, très mollement
soutenu par mes compagnons, j'ai

Capitaine. Nous embarquons donc.

Il fait peu de vent, mais par contre une chaleur effrayante. Nous n'avons d'autre souci que de placer à l'ombre nos mains toutes pures, d'un riche coup de soleil et quidija nous cuisine poliment. Le patron de la barge nous cite au passage le nom de cuirassier en rade, puis nous rencontre les anciens trois-mâts servant maintenant de Casernes, de bateaux écoles, le légion de torpilleurs qui, auprès de ces usages colossaux, semblent échappés de la boutique à 18, le club de rade, le chantier de construction, l'ancien barge, et nous dirige vers le Charles Martel que nous allons visiter.

Certes, à distance, ces montres paraissent à qu'ils sont : énormes, mais, de près, l'impression ne cesse plus vive. On se rend compte de la longueur exacte, de l'épaisseur du blindage, du nombre et du calibre des canons, de la puissance

de chaque engine, et il semble voir tout
cela, crachant du feu, enveloppé de
fumée! L'effet est grand.

Nous abordons à la coupée de babord —
torpilleurs maritimes — et le patron descend
au factotum et nous pouvons assister.
L'officier de quart nous fait apporter la
permissif et met à notre disposition un
homme de garde auquel nous empruntons
le pas. Petit, brun, l'air éveillé et
intelligent, il nous mène dans les
entrailles du géant et nous montre
le cuisinier, la salle d'armes, les réserves
de torpilles, les réserves chargées devant à
l'usage sur le pont les obus pendant le tir,
les chambres d'officiers, les locaux du gouvernail
qui ne doivent fonctionner que lorsque
celles du pont, mises électriquement, sont
hors d'usage. Le plafond est fort bas, et
malgré que j'ai retiré mon casque, il
faut que si on trébuchait en deux sens
peut de me heurter la tête à chaque pas.
Il fait là dessous une chaleur épouvantable

et c'est avec délice que, remontés, 7
nous aspirons l'air frais de la mer.
Maintenant vous advenez le canon
à tir rapide, donc il vous explique
le fonctionnement et qui, asbiqués
magnifiquement, reluisent sous le
grand soleil. Il y en a de divers
calibres. A l'avant, une pièce
monstrueuse de 17, d'une longueur
d'ensemble, enfermée dans une tourelle.
Sivant votre cicérone vous allez
pour y pénétrer, mais un canonnier
marin lui rappelle qu'elle est interdite.
Soujours l'éternelle jalousie de canon
et du fusil. Vous ne pouvez donc
qu'advenez l'extérieur.

Puis nous entrons dans la tourelle de
combat du commandant, formée
de plaques de fer et où aboutissent
divers postes télégraphiques ou téléphoniques.
Des poste-voies sont disposés pour remplacer
l'électricité en cas de besoin. Là, est la
voix du gouvernant, large comme une

Chapeau, l'âme du gisant !

Vous terminerez votre visite par une
ascension d'une de ces tours blindées,
présentant plusieurs plates-formes garnies
de canon à tir rapide. La dernière est
naturellement la plus petite et on y
arrive par un étroit passage par lequel
je crains un moment un pas, voire papier
frévi.

Redescendus, nous regagnons notre bateau
après avoir remercié notre pilote et lui
avoir glissé quelques pièces de monnaie.
Nous trouvons bientôt à terre et le patron
à la toupe et me réclamer un pourboire.
Je me contente de lui déclarer que je l'ai
payé le double du prix normal et il
paraît un croire.

Nous retrouvons notre cocher qui soupille et
qui nous roule ~~avec~~ dans quelques rues.
Il marcherait encore si je ne lui avais
dit de nous mener chez un photographe
sur la vaste place de la Liberté, entourée
de superbes palmiers où j'achète deux

vingtaines de clichés extra-murins ; prix
2^{fr}, moins cher qu'à Paris !

Revenus en face mon marchand de
bicyclette, mon descendant et je
demande au cocher combien p^r lui son

Il regarde sa montre : 3^h -

Il est 5^h moins 5 et nous l'avons pris
à 3^{fr} papier. Je rétablis la faute pour
lui demandant combien cela fait.

C'est 2^{fr} 75 l'heure, répond-il.

Parce que c'est 2^{fr} et comme nous ne
sommes pas anglais et que nous ne
voulons pas être traités comme tels,
vous n'aurez pas de pourboire. Voilà 4^{fr}.

Côté du cocher qui est tellement
têtu qu'il ne trouve pas la force de
nous engueuler.

Joanna, pite béniis !

Je vais chercher ma chambre à air à
laquelle on a remis habilement un
branchon - prix 20 sous - puis
metamorphosons rapidement le pourboire
du cocher en 3 sous - chalmier qui

disparaissent rapidement dans la profondeur
de votre oesophage. Non, autrement ça va!
La note de l'hôtel payé, nous partons.
Il est 5^h 1/2. La sortie de Louba est
épouvante. Un tramway nous poursuit
longtemps et la route n'est pas fameuse
et d'ailleurs peu intéressante. Mais il
y a que 18 km et à 6^h 1/2 nous entrons
dans Hyères.

La première chose qui me frappe, ce sont
des palmiers gigantesques, hauts de 4
étages au moins, qui entourent une
petite place carrée. Comme nous arrivons
à l'hôtel, un chien me tend une
bruyante surprise de son voir et
une brave femme se tord en voyant cela.

Je chape le chien et affirme à sa maîtresse
qu'au lieu de s'écouler comme une
tourte, elle ferait bien mieux de le rappeler.
À l'hôtel de Paris, nous renvoyons nos
machines dans une annexe et nous allons
dans nos chambres. Les lits y sont garnis
de montgardi et de pincettes, le van

est superbe. C'est de là à la cuisine
communiquant et nous laissons la
porte ouverte.

À l'absinthe, j'ai le tort de boire
beaucoup trop d'eau, et, à table, je
ne puis manger. Il est vrai que c'est
presqu'une veine car le menu est
maigre et peu affriolant. Je suis
presque heureux de mon indisposition
et en profite pour examiner les
rares courses de la table d'hôte.

Il y a là un réel anglais qui ressemble
à Sarcy et un jeune homme également
anglais. Tous deux ont une allure
absolument répugnante, ne sentent
rien pour manger que pour jeter
du bout des dents, un morceau ou deux
suivis d'un long silence pendant
lequel ils engouffrent des aubergines
frites quelconques.

Après dîner, nous allons sur l'avenue
faire un tour. Cette avenue est
garnie de palmiers superbes. Après

un banc, nous décidons de partir
demain matin de très bonne heure
pour échapper à la chaleur et pour
pouvoir nous reposer longuement après
dîner.

À l'hôtel, je paye la note. L'hôtelier
fait de difficultés pour nous faire la
remise de 10 %; elle prétend qu'elle n'est
due qu'à partir de 50⁺ et affirme que
si elle avait supposé que nous étions du
S.C.F., elle nous aurait donné des chambres
inférieures ou plates supérieures.

Nous nous séparons, et Lis Lis raconte
que nous sommes chargés d'une mission
à l'effet de reconnaître le service de l'hôtel.
La pauvre femme ne sait où sejourner,
nous fait des excuses et... la remise.

Nous nous retirons dans notre chambre
avec dignité et nous mettons en
mesure de charger nos appareils.

Décidément nous n'avons pas de
chance. Les plaques de Lis sont encore
mal placées. Les miroirs sont bien, mais

mon appareil n'a fonctionné régulièrement
jusqu'à Boulton. Là il
s'est grippé, les clichés se tombent plus
de sorte que vous n'aurez pas une
vue de Boulton. Quelle guigne!
Cela me met en colère car
vos appareils sont terriblement
sûrs sur les machines.
Vous vous enchiez dans les nuages,
fermant sur vous vos investigations

13 km

7 Juillet

A 8^h 1/2 Lis me reviens. Il paraît qu'il a
du répéter plusieurs fois son appel. J'ouvre
ma fenêtre. Il fait déjà grand jour et
les gens par ici semblent matinaux
car les rues en sont déjà plus désertes. Le
temps de s'habiller et de repartir et il est
4^h 10.

La route, assez très plate, passe par
des champs de rosiers et de mimosa. De
mon point de vue de la ville, il en
est un reste qui une distance qui

force lui à en isoler son emplacement
minora. Un peu plus loin, nous aper-
cevons sur la gauche - les vastes salins
d'Hyères. Je remarque qu'au lieu de recueillir
le tas de sel avec de la marne comme à
la barballe, ils emploient des toiles rouges
semblables à celles qui servent pour la
trotteuse. Le guide nous dit qu'après la
roule nous en trouverons aucun village
pendant plus de 20 Km. Aussi nous
précipitons - nous de déjeuner.
A St. Nicolas l'Espérance, il n'y a
qu'un bureau de tabac; aussi allons nous
jusqu'à la Loue où un cabaretier
italien veut bien nous donner à manger.
Lors nous installons sur le route et
abandonnons nos effets de charcuterie à
deux chiens dont l'un, tout petit, est
très amusant. Beaucoup d'ouvriers papent
à rendre à leur travail, le déjeuner
dans un sac. Ce sont des mineurs de
rendant aux mines de plomb argentifère
des Bouches.

Nous mettons quelques pêches dans nos
sacoches, puis payons. 5^{fr}! Je proteste
mais que faire? Je me contente de noter
ce premier estampage italien.

Après la houe, la route s'accidente et
devient très onéreuse, sablonneuse et
pierreuse. Nous entrons dans la chaîne
de Maurin.

Une diarrhée m'a singulièrement vaincu
et je marche très péniblement. Je dois
faire halte à divers endroits pendant
que Lis & Fredi interviewent des paysans
et leur demandent si on rencontre des
bures, car il commence à faire chaud
et terriblement bref. En plupart sont
taries mais cependant on nous en signale
une plus loin qui ne cesse jamais de
couler. Mais on la trouve pas.

Heureusement une descente interminable
se présente au bout de laquelle la
route redevient à peu près plate. On
sent qu'on se rapproche de la mer. Bien
qu'il n'y ait aucun village, la

Maisons sont assez fréquentes et toutes
si j'en juge le table placés à leurs
côtés, devant donner à boire.

Nous nous reposons quelques temps sous les
chênes légers qui pullulent ici. Deux
petites filles papues, nous saluant, et
nous apprenons que le Meolle, le premier
village est tout proche. Nous en nous
y arrêtons pas et filons jusqu'à Cogolin.
Nous nous installons à la terrasse d'un
café, sur une place. Il y a là plus
de 50 chaises, mais aucun ne consommant le
minime verre. Nous prenons deux à nous
un thé au rhum. Ce brave Dolo se débrouille
pour soigner mon ventre. Un fou arrive,
royaume de commencement militaires.
Toute le monde le connaît et plaisante
avec lui.

Après départ, nous nous trompons. Heureu-
sement, si un renseignement à temps et
un autre chemin nous permet de rattraper
la route de St. Maxime.

Celle-ci suit absolument la même route.

si on s'écarte que par la ligne du chemin
de fer du Sud que nous retrouvons après
l'avoir quittée à la boue.

Le bain nous tente joliment, mais nous
le remettons à cette après-midi. Ici nous
sommes, le golfe de St-Croix se dépeint
admirablement, et, de l'autre côté, nous
apercevons la ville de St-Croix.

La route, très plate, ne quitte le
littoral, que pour couper les pointes
de terre. On traverse alors de petits bois
charmants de pins & de chênes lièges, à
travers lesquels nous parvenons le bleu
profond de la mer.

Nous arrivons ainsi à 70^h/₂ à St-Maxime,
village délicieusement placé à quelques
mètres de la mer, où nous nous arrêtons
pour manger quelques biscuits dans de
nombreux verres d'un vin rouge excellent.

Le pays est charmant. Nous sommes là,
après tous de grands arbres sous l'ombre
bienfaisante nous invite à respecter notre
tableau de marche qui fixe le déjeuner.

Mais alors à quoi bon être partis si
matin. Nous résistons et en selle.

Il ne nous reste plus que 22 km pour
gagner St-Raphaël et la route est facile,
sans cesse à l'ombre de grands sapins sous
lesquels nous filons rapidement.

Nous remarquons à droite de grandes allées
percées dans les taillis et dénommées par
des écriteaux : un Berlioz, un Watteau.

Elles mènent évidemment à la côte.

Mais soudain, voilà que notre route tourne
vers le nord sans cependant qu'aucun
embranchement en se soit présenté devant
nous. Nous continuons, mais quelques km
plus loin, voulant nous rendre compte,
nous mettons pied à terre et déployons
notre carte. L'orientation à l'œil se solent
en ce moment en plein sud - il ne
presque midi - Nous nous apercevons que
nous tournons absolument le dos à St-Raphaël
et à la mer. Nous revenons sur nos pas,
et prenons un petit chemin, sans plaque
d'ailleurs, mais qui semble se diriger

dans la bonne direction ; en effet, après
quelques km. nous apercevons une ville
importante. Nous y sommes bientôt et
allions chercher notre hôtel lorsqu'une
plaque nous apprend que nous sommes
à Tégis et non à S. Raphael distant
encore de 8 km.

Après quelques hésitations, et malgré
l'heure avancée, nous décidons d'y
aller. Heureusement la route est plate
et garnie d'arbres et nous y arrivons
rapidement. Il est environ 1/4.

Un jeune garçon nous conduit à l'hôtel
des négociants où nous déposons nos
machines et nous repairons d'un
absinthe noblement gagnée, si je puis
par le docteur de 8 km. avant depuis ce
matin.

Mais par exemple, ce que nous variations
pas mérité, c'est l'horrible déjeuner
qui nous sera. Et pas de glace ! Sérieux
protesté mais en vain. Nous sommes
servis par un charmant garçon qui a l'air

travaux de l'égout qui il nous apporte

MEMBRE
DE
L'U. V. F.

ST - RAPHAEL
VAR

MEMBRE
DU
T. C. F.

HOTEL DES NÉGOCIANTS

ET DE LA POSTE

RECOMMANDÉ A MM. LES VOYAGEURS DE COMMERCE
TOURISTES et FAMILLES

PRIX MODÉRÉS

A. MAUBOUCHÉ

Propriétaire

ENGLISH SPOKEN

filles toute variées. Que faire ?

Payer son mot d'ordre, n'est ce pas ?

C'est ce que je fis.

Mais notre infortune n'en fut arrêtée.

Comment nous allons reprendre nos machines.

Je m'aperçus que ma roue de devant est
entièrement dégonflée. Une espèce de

chapeau s'avance et me propose de l'aller

faire repomper chez un marchand de

bicyclettes au coin. J'ai la vague idée

que le rôle n'était pas changé à ce

moment. Je suis si chaud que j'accepte.

Il revient peu après et m'annonce qu'il
y a un trou et qu'il faudra une heure
pour le réparer.

Nous voilà donc à attendre dans le jardin.

Il y a eu une jeune personne en train
de réparer de nombreuses serviettes. Elle
n'a pas de langue dans sa poche et nous
passons le temps à lui conter de balivernes.
J'alterne ce flirtage avec quelques visites
au bureau retenu de l'établissement,
ignoble entre parenthèses.

L'heure passe ainsi et une machine
me revient pas. Enfin la voilà et,
vers 5^h, nous pouvons repartir.

Nous retournons à Trévis et je pars devant
pour pousser jusqu'à la poste. A
l'entrée de la ville, j'ajoute une machine
à la poste sans café en disant qu'un
arrêlé au passage Liv & Trivi ne va
retirer deux lettres à la poste restante.
On se refuse absolument à me dire s'il
y en a pour Liv.

Quand je reviens, Liv & Trivi sont déjà

Le nez dans une bouteille de limonade et
on cherche chez un pharmacien
du bismuth, de la glycérine et de la poudre
d'auvergne pour nos pattes rouges comme
de bonnard et qui nous cuisent diablement.
Puis nous partons.

Sortis de la ville, nous remarquons de
chaque côté de la route de belles ruines en
partie recouvertes de lierre. Ce sont les vestes
de Arons, de Chiabrè et de l'âquerne Comans.

En ce temps Fréjus était port de mer et il
s'en trouve maintenant à plus de 5 km.

La route est d'abord plate, descendant
même parfois; mais bientôt des hauteurs
surgissent, précurseurs du fameux escarp
de l'Estérel. En effet bientôt la pente
s'établit et devient bien vite inquiétante.

Malgré l'heure avancée, il fait encore
très chaud; de plus nous avons fait
depuis ce matin bien près de 100 km
et, pour une part, mon indisposition
m'a absolument coupé les jambes.

Je souffre donc comme en plégué, faisant

100 à 200^m à pied, par km. J'en aurais
que j'ai dans une sacoche une pêche
à mon italien estampeur et si la mange.
Mais cela me un régime qu'à les compâtes
la bouche. Avec cela, la guide nous dit
qu'après 5 km de montée douce,
viennent 5 km de montée dure.

Que sera-ce donc tout à l'heure !
Mais quel superbe pays et que cette
route, s'accrochant aux flancs de cette
montagne couverte de chênes lièges et
de pins, est grandiose et magique.
Par moment, une éclaircie à gauche,
nous permet d'admirer un bel horizon
de montagnes.

Cependant les bords se succèdent et
nous nous demandons si nous sommes
ou non sur la forte montée.

Bientôt la pente s'avouait et se
change même en une descente après
rapide dans laquelle nous déposons deux
charges de bois.

Nous mettons pied à terre, nous demandons

où nous sommes et comme les chars que
nous venons de décharger nous l'attendent,
nous demandons des renseignements,
Frédéric qui prend la parole me ayant
rattrapé par un des charretiers qui se
plaignait qu'on l'ait poussé à trop grande
allure. Heureusement deux jeunes gens
qui passent nous annoncent que l'Auberge
de l'Estérel est à quelques centaines de
mètres, dans un repli de la route.

quel soulagement ! En effet bientôt
nous apercevons quelques maisons formant
le village de l'Estérel où nous allons
espérer de dîner & de coucher. Il est 6^h 1/4.

Le village est composé simplement de
l'Auberge de Adrets, dite logis de l'Estérel,
de la Ferme de la merne en face et d'une ou deux
maisons. Comme cela est sur la route
sous de grands arbres, offre au point de
vue le plus pittoresque.

Près une machine contre l'Auberge,
nous demandons d'abord à l'hôte s'il a du
Pernod. Parbleu ! On nous en apporte une

Demi bouteille vierge, enveloppée en
papier blanc & usage dans toute la maison,
une barre à côté, coulant dans un
abreuvoir, nous fournit un carafe d'eau
bien fraîche, et nous nous détendons
longuement. Comme nous nous efforçons
absolument à nous faire grayer, j'appelle
une vieille femme et lui demande si
nous pouvons dîner ici - Elle appelle l'hôte
un jeune homme, à qui je réitère une
demande en lui demandant de prix.
Il me assure que ses prix sont raisonnables,
de 9 à 5, ajoutant qu'il veut bien
nous coucher mais qu'il nous prie
que sa femme ne se couche depuis
24^{ht} et que nous serons peut-être dérangés.
All right! Nous commandons notre
festin: une soupe au jambon, une
omelette, un lapin & une salade, et
décidons que nous dînerons dehors, sous
les arbres, à cette table à côté où
maintenant s'apitrovent des guesars
pleins de volubilité.

Quelle joie de s'approcher de la table
d'hôte & surtout de ses notes habituelles -
Les profite qu'il fait encore un peu
jour, pour vos photographies vous et vos
casques, puis vous allez 20^{km} plus loin
vous livrer à un doux far niente sur les
flancs gazonnés de la montagne.

Quel beau spectacle vous avons là !
Le soleil, presque disparu, se attire
plus que les cimes élevées, qui semblent
s'or au près des autres déjà obscurcies,
noyées dans toute une gamme de délicieux
violets.

Dans le fond de la vallée, en dehors de
vous, quelques vaches mettent leur note
claire, égrenant des sons de cloches.
Derrière, la nuit tombe peu à peu ; les
cigales se taisent une à une, pensant
qu'une à une les grillons font entendre
leur péripécieux métronomique, et
je me sens pris d'un écurme bien être !
L'apristi ! et le dîner ! Oh on sait pas
où nous sommes ! haïperons-nous calciner

le lapin, innocente victime que, tout
à l'heure, nous avons vu pendre au bras
du patron !

Nous revenons donc en toute hâte, mais
rien n'est prêt encore. Soudain les,
avisant l'abreuvoir où coule l'eau
lumpide de la source, s'écrie : Si vous
prenez un bain de pieds !

Aufût dit, aufût fait et une
minute après, nous voilà tous trois,
culottes relevées, barbotant dans
l'eau fraîche et claire. Les braves femmes
nous regardent très surpris, en coin.
prenant peut-être pour une semblable
opération.

Mais c'est l'heure du coucher des vaches.
L'une après l'autre, gravement,
elles viennent boire entre nos jambes ;
seul, un petit veau s'insurge et
refuse d'aborder cette eau polluée.

C'est bien pis, lorsque plus tard, volutes
arrivées, les chevaux peureux ne veulent
pas avancer. Il faut leur expliquer

bon ordre en remettant nos souliers dans
nos bas.

Suppriez, c'est prêt! Venez nous dire
à l'hôte; et nous serons dans le déjeuner
naïf, qui accentue encore les
grands arbres sous lesquels votre table
est dressée, en face d'une vaste cheminée
fumante.

Nous avons faim et soif, et demi bain nous
à délicieusement reposés et rafraîchis,
nos regards, au lieu de six aspirés sur des
gâteaux d'anglais plus ou moins égales,
joins nous de ce superbe panorama
s'engouffrant peu à peu dans la nuit,
vrai, nous sommes heureux!

L'omelette à l'huile ou au beurre?
demande l'hôte. Puis c'est le topin,
exquis, dont nous ne laissons que de vagues
vestiges. La nuit est maintenant
profonde, mais, de peur des investigations,
nous refusons tout bon-nuit, nous
contentant de l'inséparable lueur qui
nous vient de la fenêtre de la cuisine.

Un grand silence régné maintenant,
et, nos appétits calmés, en proie à un
engourdissement délicieux, nous nous
tassons, enfoncés dans nos chaises,
fumant nos pipes béatement,
pendant que, parfois, les gémisséments
de notre pauvre hôte se déchirent à
grand silence.

À côté, dans la cuisine, toute la
personnel de l'Auberge, les sages femmes
dînent gaiement.

Un coup de cloche et nous demandons
nos lits. On nous conduit d'abord dans
la chambre de Noël, une sorte de
bois à côté duquel git un immense
tas de pommes de terre. Nous recommandons
à notre camarade de lui laisser pour
demain et, suivants la terrante,
gagnons notre logis, une grande
table blanche à la chambre et carré
dont tout l'aménagement consiste en
deux lits et une table boiteuse.

Un homme après éloigné de la malade

et les cris en nous parvenant que
sont amoindris et ne nous gênent
guère.

Certes les lits sont durs et si je jurerais
pas qu'ils soient absolument exempts de
punaises. Mais bah! nous dormons
tout de même. Dans la nuit, si on
réveille ce provi à une trif estance.
Après avoir allumé, si désuore
difficilement un peu de feu dans le four
d'un pot de terre, puis une ombre sur
un lit qui, décidément, n'est pas
très excellent.

100 km

8 juillet.

Il fait déjà grand jour depuis longtemps et
nos tentes, encore liés à terre, lorsque
de grands coups frappés à la porte, nous
font sauter à bas de lit. Qu'il y a un
peu notre stupéfaction, lorsque, la porte
ouverte, nous voyons apparaître ce
brave Dolo.

Lui! levé le premier! Décidément

Le lit des empennais ou du
bon.

Par un escalier en réparation on se
vous fait faire de la gymnastique sur
des étroites planches, vos descentes.

Notre hôte, navré, nous apprend que
sa femme n'est pas encore accouchée
et qu'il a envisagé chercher un médecin
à Caen — ce 40 km — Il est bon
de ne pas être malade à l'Estérel.

Puis nous faisons de longues ablutions
à notre auberge et avalons quelques
kups sur le plat, du fromage et une
bouteille de vin blanc.

Je demande la note : 9^f. Quel
dommage que l'Estérel soit si loin.
J'y prendrais volontiers pension.

Il est 7^h $\frac{1}{2}$ quand nous partons —
à regret, si l'avons — La route même
diatement s'enfoncer en tournant, ce
qui me permet de prendre un cliché
de l'auberge & de la montagne où
elle se jette.

La descente est dure, mais, d'abord, quelques petits côtes viennent force à propos mettre un frein à l'ardeur de nos machines.

Quel splendide panorama ! Le côté droit de la vallée est en son tout l'ombre, tandis que l'autre rive resplendit de soleil, la blancheur intense de quelques maisons et le vert tendre de l'herbe tranchant sur la vaste ombre des pins & des chênes - liège que le ciel magnifique ne parvient pas à égaler.

Mais bientôt la descente s'accroît sans de proportions inquiétantes ; sans aucun souci de mes pneus, je mets mon frein à bloc et retiens à toutes jambes. Malgré cela, je sens que si cela continue je ne serai plus maître de moi. Les tournants deviennent soudain terribles, et - vrai - j'ai le trac ; d'autant plus que nous croisons plusieurs voitures & nous longeons en profondeur

précipitée au fond duquel le voisin
ciar nous enverrait.

Et Fric qui n'a pas de peur!
Il met son pied dans la fourche et
j'entends le grincement du pneu sur
la semelle. Les, lui, met en pratique
le feu qu'il avait imaginé, un
filin s'enroulant sur le moyen,
mais elle se bientôt copie.

Se diriger nous l'avons pensé ni l'un
ni l'autre à utiliser le vieux truc
du fagu. C'était vraiment le cas et
le bon ne manquait pas.

Par instants la pente s'applatit un
peu et nous permet d'examiner le
pays plus tranquillement. Bord à
bord, à droite, entre deux montages,
la mer apparaît sur laquelle l'île
St-Marguerite semble un gros poisson
endormi.

Mais cette vision disparaît bientôt
et nous revoilà cramponnés à nos
machines qui s'emballent.

Enfin, peu à peu, le pays se
revêtit et nous pouvons rouler sans
crainte mais — nous nous le sommes
avoué plus tard — l'alerte a été vivie.
Plusieurs poteaux du Cowring, dont deux
donnés par le Président Bailly,
égalaient les endroits les plus dangereux.
Après le village de la Bocca et les
Eherens, nous atteignons Caunes.

Nous passons parmi des villas magni-
fiques enfoncées au milieu de lawriers
roses & blancs tout en fleurs, de
palmeiers géantiques, de figuiers de
barbarie, d'orangers, d'eucalyptus, de
mimosas, puis bientôt arrivons sur
le quai. Il est 1^h40.

Sur une place, à l'ombre de platanes,
nous excitons une demi-brutelle de
Guilly Brae. Puis, rafraîchis, nous
allons liés à moi, jusqu'au quai
faire une vue du port & admirer le
splendide golfe de la Napoule: sur
la table, de nombreux bateaux de

plaisance, attendant l'hiver qui
les fait sortir de leur inaction.
Le 14 juillet en poche et quelques
hommes sont en train de tendre d'arbre
en arbre des fils de fer qui recroisent les
lanternes vénitaines.

Vous reportez vers 9^h 1/4. Votre route
quitte un instant la mer pour entrer
en ville et couper la pointe de la
Croisette. Vous remarquons le merveilleux
parage de Cannes, formé de larges
dalles de pierre blanche. La plupart
des boutiques sont fermées et munies d'un
cristal auvergnant la réouverture en
Septembre.

En même temps que vous partez la
voiture du Golfe Juan, vieille patarache
vennoise qui n'arrivera que bien après
vous. La route se rapproche de la mer.
De chaque côté poussent des aloès ma-
gnifiques hauts de plus d'un mètre.
Quelques uns, flétris, portés au
centre du bouquet de leur feuillage

une sorte d'arbres s'environ 2^{es} p. Les
m'expliquent que c'est la fleur qui
li'apparaît qu'on boit de ceux ans.
dit-on, mais qui amène la mort de
la plante.

Il est 9^h 50 quand nous arrivons à Golfe
Juan. Pour nous enquerir de l'ami
Gazignani, nous nous arrêtons dans un
café - On en donne vite qui après de longs
appels et on nous appelle, dans de petites
bouteilles, une singulière bière, intitulée
cider, sentant le boubon anglais.

Comme je demande à la jeune fille qui
nous donne le chemin pour aller chez
Gazignani, un cocher dont la voiture
stationne là, me propose de m'y conduire
et de me ramener ici pour 2^{fr}.

J'accepte, et laissant les Frères et Les,
me voilà parti. Un étroit chemin
monte dans la colline à travers les
vignes & les oliviers et bientôt me voilà
arrivé. Inutile de dire que Gazignani
et son fils Jean me reçoivent à bras

ouvert. Ils me remettent des lettres
arrivées pour Frère puis nos redescendants,
Jean & moi pour aller chercher nos
compagnons. Nous troquons notre dissolution
de bonbon anglais contre du Fevilly Pral
et trinquons avec le beau père de Marin,
le père de Jean et un ancien Capitaine au
long cours, ecclésiaste fanatique que nous
avons aperçu à Cannes.

Nous venons ensuite nos machines
chez le beau-père puis remontent à la
Distillerie au moyen de la même
voiture. Après avoir visité la Distillerie
nous prenons l'absinthe puis la femme
de Jean, que j'ai vue à Paris, vient
nous dire que le déjeuner est prêt.
La table est dressée dans un magasin.
De la place d'honneur que mes vieilles
amies m'ont octroyée, je puis con-
templar la mer et la pointe d'Antibes.
Je m'aperçois que M. Gagnaire m'a
par là et de crainte de gaffer, je m'en
m'en étonner. Par la suite, j'appréhende

qu'on a dû la mettre dans une maison
de santé. La conversation roule sur les
potins politiques de la région, sur Chiris
Bischoffen & Louren, les députés, et les
deux Jaziguariis ne tarissent pas
d'aventures électorales plaisantes, qui se
racontent avec leur accent meridional
et qui nous font pouffer de rire.

Après la Champagne et le café, Jean
nous donne à chacun une petite bouteille
d'eau de fleur d'orange et d'alcool de
menthe. Puis je fais deux photos et
faisons nos adieux à la mère de Jaziguariis
et à sa tante, je crois. Nous repartons
avec lui à pied à travers champs.

Jean & sa femme nous retrouvent avec
la voiture. Cela va sans doute pas de
l'avis du cheval qui s'échappe et se
tue à cabrioler parmi les vignes et
les oliviers. Après de longues manœuvres,
on parvient à le cerner et à le rattraper.
Les incartades lui arrivent, paraît-il,
après souper.

Vous redescendez & gagnez la mer où
vous retrouvez Jean, sa femme et le
beau-père de son père. Je photographie
un bateau appartenant à un de leurs
amis, puis absorbons un bock, comme
je suis excitée une pipe, j'en cache
une non loin. Le marchand, cithariste
sans doute, me demande des détails
sur notre voyage. Il paraît que le pays
est au courant de nos exploits.

Puis nous remontons vers la route et
Jean nous conduit voir la manufacture
de faïences de Clément Maspier. Nous
visitons d'abord le magasin de vente,
puis les ateliers où un ouvrier fait
devant nous un petit vase et une
tessamite, puis les locaux où se
prépare la terre.

Mais l'heure s'avance et il nous faut
aller coucher à Nice. Nous sommes
cependant forcés de prendre un verre de
bière & de limonade chez le beau-père
Nous avalons cela dans le jardin, à

l'ombre du orangers. Malgré qu'il n'y
ait plus aucune fleur, cela sent
longuement bon. A ce propos, Jean nous
raconte qu'un mariage de son père, et
il ont pu se procurer des fleurs et ont été
obligés d'en faire venir — desing d'en
de Fontainebleau !

La route bien la revanche du Nord !

A 6^h 40, nous faisons nos adieux et
partons. La route, toujours splendide
et unie, coupe la préguite d'Autibes et
passe à côté de cette ville sans y entrer.
Maintenant elle suit de près la ligne
de l'océan. Un train passe et nous le
saluons de nos hurrahs. Le mécanicien
et le chauffeur nous répondent en
agitant leurs casquettes.

Le soleil a disparu, un bûcheur qu'un
trainée violacée sur les hauts sommets.

Peu à peu la nuit tombe, une nuit
rayonnante et placide. Un grand
calme règne et, en silence, nous
voulons éperdument.

Cagues en bintou franchie et
busain, en face de nous, une longue
théorie de points lumineux apparait.
Il n'y a aucun doute possible, c'est la
promenade des Anglais. Elle nous semble
très près et cependant il nous faut encore
encore longtemps avant de l'atteindre.
La nuit est presque complète lorsque
nous entrons dans Nice. Nous quittons
la route et suivons la promenade des
Anglais. Désillusion ! C'est vrai
que nous nous imaginions si grande,
nous prometait un tout autre effet ;
les palmiers qui la bordent sont
très petits et ne nous offrent cette mer
splendide comme d'habitude, à un
niveau qui baigne. Il est vrai qu'il
faut voir cela l'hiver lorsque Nice
peut être si étrange.

Les restes en arrière, son peu d'un
dégouté. Il nous rejoint lorsque
nous atteignons la jetée Promenade,
Construction bizarre, faite sur pilotis

de fer. En face de l'œuvre un grand
jardin où, à ce moment, joue une
musique militaire.

Je demande à deux gamins, l'hôtel
du Cours & du Palais. Ils nous y
conduisent aimablement. Il est 9^h 1/2
Après nos adieux, nous nous mettons à
table, puis allons prendre une tasse de thé
au Grand Café Glacier sur la Place
Impéria, le café chez de Luce où
sevit un orchestre, et qui est le
rendez-vous de la haute cocotterie de
l'époque.

Vers 10^h 1/2, nous retournons nous coucher,
mais après précipitamment, pour aller
préparer mon rapport sur le W.C.

58 km

9 Juillet.

Malgré que nous ayons dormi la fenêtre ouverte - une fenêtre aux volets bizarres, montés sur glispiers - nous avons beaucoup chaud les uns dans notre étroite chambre. Les cronstiques ont également bouillis. Cependant il est presque 7^h quand nous nous levons.

Lis va rendre une visite à sa machine et s'aperçoit que son pneu de derrière est de nouveau dégonflé.

Perdrons-nous notre temps à le réparer? Une fois non! Pendant que Lis descend la rue, je consulte l'annuaire, demandant au garçon le mécanicien le plus proche de ceux indiqués, puis nous quittons l'hôtel.

Le premier cocher que nous interpellons prétend que son cheval ne s'attique. A cette heure! Il est vrai que j'en ai parlé d'une façon telle qu'il a compris qu'il ne pourrait nous empêcher. Un second nous accepte tout de même.

et nous nous faisons tout d'abord conduire
chez le mécanicien. Chemin faisant,
j'ai une pharmacie et achète deux
~~de~~ boîtes de clichés; prix 0.87 \$ — moins
cher qu'à Paris. Les chemins de fer
l'artiste, dit qu'il reviendra dans 1 heure
et nous voilà partis à travers l'eau.

Le cocher nous propose de nous conduire
au Château d'où la vue est splendide,
nous dit-il. Nous y consentons et,
compant le lit despêche du Paillon à
la place Garibaldi, nous gravissons les
deux ou trois et en lacets qui
mènent au château. Celui-ci,
Aucune citadelle italienne dont il
en reste que quelques vestiges, en place
en effet sur un énorme rocher.

A mesure que nous nous élevons, la vue
s'élargit magnifiquement. La voiture
s'arrête parfois pour nous permettre
d'admirer. Du haut du rocher,
une chute d'eau se précipite, tombant
rebondissant de pierre en pierre.

Un peu plus haut, une batterie
d'artillerie profile sa grosse pièce vers la
mer. Enfin nous arrivons au faîte, une
espèce de plate-forme au pied de laquelle
surgit la cascade. De là le coup d'œil
est féérique, qu'on regarde vers la côte
qui se défile, déchiquetée, irrégulière,
ou du côté de Nice où les petites rues
étroites & tortueuses de la vieille ville
aux maisons coiffées de toits jaunâtres,
contrastent singulièrement avec les
superbes villas du Nice moderne, ou
vers les montagnes qui bornent l'horizon
au Nord et où nous apercevons l'observatoire
construit par le député Richispium
Bischoffen.

Redescendant, nous allons à la poste où
nous ne trouvons aucune lettre, puis
notre voiture, payant son port,
contourne le pied du rocher qui porte le
château. Cette route longe absolument
la mer et il paraît à du être unifié
d'une grille, un officier dont le

cheval s'était emporté, ayant été précipité dans l'abîme.

Le B^e du Midi nous conduisit à la Promenade des Anglais que nous suivons quelques temps et qui en nous enthousiasme pas plus qu'heur, ainsi que la jolie Promenade et son Casino en zone orientale.

Mais il commence à faire soir; nous croin au cocher de nous arrêter à un café quelconque. Il nous conduit sur la place Massena au café Glacier, déjà peuplé de belles petites, puis retournons chez notre mécanicien.

Le premier coup d'oeil nous permet de constater que le travail n'est pas terminé; en effet l'ouvrage a bien remis une pièce, mais la chambre mise dans l'eau, fuit de plus belle. Une second tentative n'est pas plus heureuse.

Voyant que cela peut durer longtemps, je paie le cocher. Je lui donne 9, 50.

Naturellement, il trouve cela insuffisant
nos sommes restés $1^{\text{h}} \frac{1}{2}$! Mais il
prétend que l'ascenseur de Chateau
est d'un prix spécial. Je l'aurais touché.
Cependant Leo se décide à acheter
une chambre neuve. Nous allons au
magasin dit lui mon bon et il y fait
l'acquisition pour 10^{t} d'une superbe
chambre à air. Revenus à l'atelier
l'ouvrier remonte le ton, puis nous
partons vivement vers l'hôtel où nous
rejoignons Fredé qui n'a pas attendu
la réparation.

Il est bien près de 11^{h} lorsque nous quittons
Nice. Notre itinéraire nous y faisant
déjeuner, mais nous allons essayer
de gagner du temps pour alléger les
dernières journées.

Nous longeons le port, puis gravissons
le St. Carnot qui s'élève sur le flanc
du Mont Boron, contourner le Cap,
puis le cas de Villefranche.

En face de nous, s'allonge le promontoire

Le Jean couvert de verdure - Ce pays est
véritablement splendide et présente à
débiter notre enthousiasme - Chaque
ceux mêmes parcours, amènent une
nouvelle merveille - La route qui
s'élève la mer, est bordée d'aloès
gigantes, de figuiers de Barbarie gigantesques
Quelle débâche de couleurs dans cette
atmosphère limpide, sous ce soleil de
midi ! Les noms de cette partie
de la côte rappelle beaucoup l'Algérie et
je le crois aisément.

Villefranche déposée, nous laissons à
droite la route qui entre dans la
presqu'île de Jean, nous suivons celle-ci et
retrouvons la mer devant Beaulieu,
pittoresque village défendu par une
batterie établie sur des rochers.

Les montagnes sont très fraîches et la
chaleur épouvantable. Néanmoins
nous marchons aussi rapidement que
nous le permet la beauté du pays,
passant sur les rochers de la Petite

Afrique à la végétation vraiment tropicale, puis sous le village d'Éza juché sur la montagne. Enfin après une longue côte, près de l'hamme nous franchissons la frontière tunisienne et, à un dernier détour de la route, Monaca nous apparaît, coiffée son rocher colossal qui entoure la mer. Il est midi 1/2.

Un peu avant nous nous sommes arrêtés dans un petit cabaret où on nous sert du Perrier & de la glace.

Dans un hameau de 100 habitants! Je demande où se trouve la taverne alsacienne où nous avions décidé de déjeuner. Mais, lorsque je l'ai trouvée, la rue me séduit peu et je cherche autre chose.

Léo est resté en arrière, ayant rencontré quelqu'un, me dit Friedl. Et en effet il arrive avec Espoir & Hajim, deux amis de Paris, élèves architectes. Ils nous emmènent dans un restaurant

qu'ils connaissent, puis nous y invitent
nous permettant de venir prendre le café
avec nous.

Nous dînons dans un jardin, sous le
arbre, à côté de musiciens castagniers
dont l'un raconte que la boulette a passé
tout le pays depuis son arrivée. Autour
de nous, deux chats, répondant à des noms
bizarres qui s'en ont rappelés malheu-
reusement pas, l'un de peur de guerre,
jouent au soleil.

Évite à la mauvaise idée de faire
changer votre vin rouge pour du blanc.
On emporte nos fioles et on les remplace
par des demi-bouteilles.

Après dîner, Cepari & Hajira revien-
nent. La conversation tourne sur notre
voyage. Ils nous disent que, montant
à la Barbie, nous ne passerons pas sur
ce fameux pont vicieux que la Courine
a pourvu d'un filin protecteur, précaution
peu inutile car il ne se passe pas de
semaine qu'il en recueille quelque un.

prudent.

Je pousse et nous allons prendre un
deuxième à l'instar de Paris. Chemin
façant, je remarque un caoutchouc
gros comme un marronnier de belle taille.
Le deuxième a borbé avec volupté, nous
laissons nos machines, puis gravissons
la rampe qui conduit au Palais ou en
en haut, une artillerie formidabile
nous fait frémir : il y a là au moins
3 canons de bronze, de pourours d'affaire
il est vrai et s'allongent déboussaieusement
sur la table - A côté, des piles de
boulets sphériques, peints d'un rouge

au coaltar. Il ne ferait pas bon de
marcher sur le pied du roi!

De là nous gagnons le jardin d'Artemis
qui borde le mer et serons débarrassés
si une horridité cheminée d'écume ne les
déparait pas, contourner la prairie
et finirons alors de coup d'aile fatigués
de la route de Neuvaes avec Monte Carlo
comme dernier plan et la Comaunie
à notre gauche.

Nous redescendons vers la Place d'Armes et
là comme l'heure du train de la Corbière
approche, nous faisons rapidement nos
adieux, prenons nos machines pendant
que le petit qui a horreur de la marche,
prend la voiture pour aller à Monte Carlo.
Nous avons été en retard et nous grimpions
rapidement la forte côte qui conduit à
la gare.

Et la poste! Elle nous fait attendre
et inutilement car il n'y a aucune
lettre. Nos papiers devant le Casino
dans lequel nos tennes fantaisies

un nom qui pas permis d'entrer et,
quipelants, arrivons à la gare
une demi heure trop tôt.

Enfin nous partons et toute à l'heure
la voie prend une inclinaison d'en
viron 45° . La machine rugit,
renacle, crache mais monte et nos
regards peu à peu l'horizon s'élève.

Il faut 60 minutes pour atteindre
la Turbie, 60 minutes qui passent bien
vite - En haut, nous admirons longuement
le splendide panorama qui se détache
sur nos pieds comme sur une carte
parfaite et va jusqu'à Menton; puis
nos yeux s'altèrent et faisons un tour
dans la vieille ville de la Turbie aux
rues étroites & tortueuses.

Mais l'heure s'avance et nous
voudrions coucher à Bordighera distante
de 10 km environ.

Nous partons donc. La route descend
continuellement sans perdre la
vue de vue, franchissant plusieurs

torrents à sea. Après Loguebrune, nous rejoignons la route du bord de l'eau et arrivons bientôt à Menton.

La ville traversée, nous prenons le Quai Garavan. De nombreux gamins, nous demandent des sous. On voit qu'on approche d'Italie. Quelques mètres plus loin se trouve le poste de la Douane française. J'en avance pour faire établir les papiers, mais le receveur, très courtois, sur présentation de nos cartes de touring, nous dit que c'est inutile et que nous n'avons qu'à montrer nos cartes pour rentrer librement en France. J'en demande quelques explications sur ce que nous avons à faire à la Douane italienne. Il me dit que nous avons à payer ₣ une petite somme, ajoutant évidemment que nos voisins ne manquent jamais l'occasion de faire monnaie. Il nous indique notre route qui hélas! monte, monte encore, et 200^m plus loin, nous arrivons

un petit bâtiment qui sera à la
Douane italienne. Le préposé au
sur la porte ; nous lui remettons nos
cartes de Couring et il se met en
devoir d'établir nos préparatifs.

Dans le bureau s'érigent un buste en
plâtre de Victor Emmanuel aux
jambes enroulées, et une lithographie
de son fils Humberto aux non moins
terribles enroulées.

J'ai fait établir le 3 préparatifs sur une
même pièce ; voir 1st, 6st. Mais comme
je repose, en règle, Gondolo me dit
que je n'aurais pas dû le faire car
ainsi il ne pourra reparter sans nous.

Il n'a pas cependant jamais été question
qu'il nous quittât puisqu'il devait
venir avec nous à Martigny.

Enfin c'est fait !

Un douanier nous fixe un plomb à
nos machines sous la table et nous
faisant comprendre par une intelligente
réunion, de ne pas nous le faire couper.

Supin, entièrement paré, nous repartons.
La route monte, au-pied, et des
murmures s'élèvent du gros de la troupe.
Bien que le soleil soit bien bas et inoffensif
plus que d'un charmante rosaceur les
sommets montagneux, bien que le brossi-
de son venue en ce tempore la chaleur,
le découragement semble curative les
Trevi. Celui-ci a même émis tout à
l'heure l'idée de coucher à Menton! J'ai
fait la sourde oreille et nous avons tous
de même franchi la frontière qui garde
belliqueusement de 100 en 100 mètres
un beraglier ou carabinière quelconque,
arme jusqu'aux dents, mais crapoux.
Bordighera est encore à une quinzaine
de km et j'abandonne l'espoir d'y aller
coucher. Nous décidons donc de n'aller
que jusqu'à Ventimille, soit 8 km.

Titos en Italie, pour comble de quinqué,
la route devient ignoble. Adieu les belles
champs de quelle cependant nous nous
plaignions toujours avec tant d'aigreur.

Nous roulons maintenant dans la
poupière et les cailloux, envoyant à
tous le diable — mentalement bien
entendu — le brave Humberto et ses
finances. Cependant nous devons
constater que les brèches de Cilyster,
à l'instar de celles, ont place des
poteaux indicateurs, aux descentes rapides.
Grimaldi est le premier villosus italien
que nous traversons, suivi d'un camp
après forte. Une fois, de peur de nouvelles
protestations, si une saute brutalement.
Les descentes succèdent aux côtes, les
côtes suivent la descente et enfin
j'arrive, la nuit tombante à Vintimilla.
À l'entrée de la ville, si des yeux de
machine et un appuyant sur une
borne de parapet, un instant en demeure
s'attendre mes compagnons.

À quelque 20^m de moi, se trouve une
caserne de bersagliers. Sur face, et
l'autre côté de la route, une trentaine
d'hommes de soldats, le tout en tenue de

corsie, les autres en grande tenue, coiffés de l'immeuble chapeau à plumes, sous apis - si devrais dire xautres - dans la poussière, formant un grand cercle. Ils chantent.

L'un, l'artiste de la bande sans doute, dit le couplet, tous les autres reprennent en chœur le refrain.

La nuit tombe rapidement, un grand silence règne déjà, et ces chants grossiers le troublant, prennent une singulière grandeur.

Ces hommes, reconnus par moi un étranger, un paillard, une jetture de regards peu amicaux et si un seul jetais de cette bizarre courtoisie éprouvée chaque fois que j'ai posé la frontière. C'est avec impatience que j'attends l'arrivée de Trévis et de Liv. Ils arrivent enfin.

Deux routes se présentent à nous pour entrer dans Vintimille. Le guide nous indique celle de droite qui nous

amène sur une sorte de place au
bout de laquelle, à gauche, nous
prenons une sorte de poterne et
entrons en ville.

Je demande à un passant de m'in-
diquer l'hôtel de la Massin Dorée.
Un français fantaisiste et nous
répond que nous sommes dans la
vieille ville et que l'hôtel se trouve
dans la nouvelle. Il nous fait
repérer la poterne et continuer notre
route. Nous prenons la Roga
et après avoir demandé à plusieurs
reprises, arrivons enfin devant la
gare — ô funeste augure — où un
homme nous arrête :

Prenez, l'Hotel du Courrier!

C'est bien la vôtre et nous confions
nos machins au garçon.

Nous voilà installés à la terrasse de
un café en face de trois excellentes
absinthies. Il y a là du monde qui
cause fort et gaument; la ville

parais amitié, nous avons franchi
la frontière, entamé par suite la
2^{me} partie de notre voyage, nous sommes
en avance sur notre tableau de marche,
nous devrions être heureux & charmés.
Hélas! pas du tout!

Nous gisons là comme trois croûtes
sans mot dire. Fredi parce qu'il a
mal aux pieds, Leo parce qu'il a
mal partout, moi parce que si vois
ce qui va arriver.

Comme! Est-ce que nous vieillirons!

Moi, je prends le train demain pour
Quarante, déclare enfin Leo.

Patatra, ça y est!

Adieu Bordighera aux palmiers
gigantesques, adieu San Remo,
adieu Lavone, adieu Gênes, adieu
toute cette route mirifique que j'ai
tant & foi suivi amoureusement
sur la carte —, pour laquelle j'ai
interviewé Inard le brave délégué
de Menton, pour laquelle j'ai fait

traduire le guide italien ! Adieu notre
but enfin ! Notre voyage ne sera
plus qu'une excursion restée,
trouquée — à recommencer !
Dixé lui, est moins catégorique.
Il veut qu'il voudrait bien prendre
le train jusqu'à Savone au moins,
où l'attend un de ses oncles, qu'il n'a
pas vu depuis 30 ans.

Quant à moi, université, je m'en
peux que me conformer à la décision
prise.

Notre dîner — pas mal ma foi —
vidés quelque uns de ces jolis flacons
recouverts de paille qui ici remplacent
nos litrons, puis après un café et
un bock, gagnons nos chambres sans
avoir pris aucune décision.

Léon & moi occupons une vaste
chambre aux lits pourvu de nous-
tiquain. Pensant qu'il lave les
champêtres, je recharge mon
appareil et trouve moyen en voulant

Caler les rideaux, de casser un vase
qui trouvait sur la cheminée.
Lui le replan en équilibre en sauplant
les miroirs et, nous enveloppant
de nos investigations, nous chassant
l'oubli des côtes dans le tourment.

Mais il me fuit et j'en profite pour
rouler dans ma tête ceux projets.

Si l'idée de Fride prévaut, j'écisive
d'aller seul en vélo jusqu'à Savone.
Si c'est celle de Leo, je ne pourrai
que la surer car si on peut le quitter
allant chez lui.

Sapriste ! maintenant dormirai-je.

Mais malgré une investigation, je
suis les remontrances de Manuami
aucune, de plus, au dessus ou au -
dessous de notre Chambre, sicut un
prans - On chante même et - bilas -
le souvenir la chanson favorite de
George "Si tu m'aimais" !

Oui bilas ! Car j'ai 1200 km pour
entendre ce qui me serine à

Houilles, et bien c'est la jougue!

44 Km

== On parle les principales Langues ==

HOTEL
CAFÉ--RESTAURANT

MAISON DORÉE

En face la Gare - VINTIMILLE - En face la Gare

FELIX MERTILLO

PROPRIÉTAIRE

Service à la Carte et à prix fixe

Déjeuner. . . 2.50 } Vin compris
Dîner . . . 3 frs }

Pension - Arrangement pour famille

CHAMBRES

très Confortablement meublées à prix modérés

Salons de Lecture, de Billard
et **BAIN**

BIÈRE DE MUNICH

Liqueurs assorties de premières marques

Ouvert jusqu'à l'arrivée et départ
du dernier train.

10 Juillet

Quant à un résultat, vers 7^h, je dois
courir d'énormes traversures. Que serait-ce
si les bûtes n'étaient pas garnies de moustiques
habillés. Les 4 moi, nos cognons, s'élevèrent
comme à la porte de Friede, versant au sud
le camarade a le boniment bongrement
dur sur cette terre d'Italie.

Nous des ceignons et nous faisons servir
deux chocolats. Peu après Dolo arrive, les
yeux bœuffis. Cont de suite si demande
qu'enfin on prenne une décision définitive
et sans discussion, l'avis de lui est adopté.
Nous demandons donc l'indicateur —
hiles. — et décidons de prendre le train
à 12^h 45 qui nous amènera à Masselli
vers 7^h. Nous prenons l'hôtel qui nous
dînerons à 11^h et partons ensuite
~~à~~ visiter la ville. Le pauvre
Friede tère la jambe et arrive sur le
bord de la mer, ne pouvant nous suivre,
il nous quitte et retourne à l'hôtel.
Nous passons donc la Roja dans le ciel

elle presque complètement à sec,
puis, traversant la plage, remonte
les falaises par un sentier presque à pic
et tombe dans la vieille ville.

Celle-ci a un caractère bien spécial
et un rappel par ses rues tortueuses,
mal pavées, étroites & accidentées, la
petite ville espagnole de Fontarabie.

Nous entrons dans l'église et j'éprouve
d'y photographier plusieurs femmes
en prière. Mais il fait fort sombre
et si on peut donner un peu de jour.

Nous remarquons dans la ville un
nombreux prêtres dans le presbytère en
face d'un grand séminaire qui s'y
attache.

Nous redescendons vers le nouveau Vieux.
Un pont sur une rivière fort étroite,
coupée de bûches de portugais, arqueboute
les maisons, le tout fort pittoresque.

En revenant nous croisons quelques
écoliers allant à l'école italienne,
entre autres un officier saugle de

La turque a coiffe du petit beurre
mis en bataille. J'en suis pour que,
ton ce gens nous font l'effe de soldats
d'opéra Comique.

Avant de rentrer à l'hôtel, nous nous
installons lui & moi dans un fauteuil
et nous faisons cuire nos souliers par deux
boutures dans le bain de sauge.
Le chien obéit et envoie habilement
sur un champ de long jets de saive
brunâtre.

À l'hôtel, nous retrouvons Joubert et
nous apéritifions longuement, puis vers 11
Heures nous mettons à table.

Maintenant mon parti est pris,
mon dent fait et c'est gagement que
nous abordons à dernier repas de notre
voyage en vélo. Je demande la carte;
la remise de 10% y a bien été faite,
même sur les timbres postes, mais,
à la fin, ce porte le vase que j'ai
capi hier.

À la gare, je vais d'abord à la Douane

italienne faire constater votre départ,
puis à la Douane Française exhiber
vos cartes de Couring. Puis j'ai
enregistré vos machines et on me
demanda si on sait pourquoi, O. S. F.
Mars italiens va!

Nous partons enfin. Notre train ne
compose de wagons à combustibles et nous
pouvons donc suivre facilement la
route parcourue hier. Nous revoyons
notre cabane, le baraque des Douanes,
puis Cannes, Niveaux.

A ceci quelques soldats s'en allent
en perspective de 24^h montent,
l'un d'eux, en civil, a une platine
infernale. Il y arrive pas de
faciles, remplie tout le compartiment
de mille petites ridicules.

Mes notes en règle, j'espère de dormir,
mais il fait une chaleur épouvantable;
jamais je n'ai eu si chaud, même
sur la route.

Le beau paysage; Cannes, l'Estérel

St Raphael ne sera plus que douze. A
Caden nous descendons prendre un bock
au buffet. Le qui a peu déjeuné, mangé
un sandwich, puis en route.

Il a été décidé que nous nous arrêterions
à La Ciotat pour en permettre d'y
faire passer nos billets de bain de mer.
Nous y arrivons vers 6^h mais il n'y a eu
qu'une station. Il nous faut prendre
un petit chemin de fer qui en 10 minutes
nous amène en ville.

Le dernier train pour Marseille est à 8^h.
Nous n'avons donc pas de temps à perdre.
Nous entrons vivement ~~à~~ à l'hôtel du
Courmoy et dinons. Cet hôtel donne sur
le port, en face les chantiers de construc-
tion où s'allongent les longues coques de
futurs transatlantiques. De notre table
nous voyons les Capins; c'est tout ce que
nous connaissons de la Ciotat, car c'est
la dernière bouche avalée, nous repilons
prendre notre train.

A la gare l'employé voit un billet

Sans réflexion et nous voilà parties
pour Marseille sans autre incident:
qu'un malheureux oiseau qui
vient se jeter comme une folle
dans notre compartiment.
La lumière électrique nous réveille.
C'est Marseille! Sans nous occuper
de nos machines, nous filons à pied
vers l'hôtel de Provence où nous avons
dîné l'autre jour et, après avoir
déposé nos sacs, allons au café
glacé absorber un bon demi.
Chemin faisant, Léo, soucieux de la
blancheur de son casque, cherche du
blanc de gypse, mais en vain.
L'après midi 11^h nous retrouvons - Léo chargé
de l'appareil et nous nous couchons.

11 juillet

Je dois encore que déjà Léo est parti
à la recherche de blanc de gypse, et
lorsqu'il me réveille je le vois en train
d'astiquer son casque - lorsqu'il a fini

j'en fais autant de mieux, mais je
réussi surtout à blanchir le parquet et
les meubles.

Enfin, tous trois remis à neuf, nous prenons
un chocolat et allons ensuite chez le
coiffeur nous payer une friction dont nous
commençons à avoir besoin; puis décidons
de gravir Notre Dame de la Garde.

Un sergent de ville interviewé, nous dit
que l'ombus traverse la Lanterne et
nous attendons son passage; mais une
fois montés et au point de payer, le
conducteur nous apprend que la voiture dans
laquelle nous sommes, vient de Notre Dame
de la Garde au lieu de s'y rendre.

Heureusement, cela se passe en famille,
il nous invite à aller jusqu'à la station
extrême, aux Allées Méilhan afin de
revenir ensuite sur nos pas, ce que nous
faisons.

Arrivés, nous prenons le particulier
qui nous descend au pied de l'église.
Celle-ci est à vrai de bien curieux, mais

[REDACTED]

par exemple la vue
est magnifique, s'étendant
d'un parr sur toute la ville et de l'autre
sur les nombreux caps pleins de
maisons et sur les petites îles couronnées
de bleu de la mer.

Après redescendre, et reprenant notre
numéro, revenons à la Calanque.
De là nous suivons le côté gauche du
Vieux port où se trouvent les marchands
de poissons. Ils offrent dans de petites
maisons, de coquillages, ce qui est sans
peu salubre, une bouillabaisse. Avec
les poissons, aux formes bizarres, aux
couleurs merveilleuses, sont fort agréablement
appétissant.

À l'arrêt du bus à vapeur, une petite
Scierie embarcation
munie d'un
gouvernail à
l'avant et à
l'arrière,

nous traversons le vieux port et entrons

VILLE DE MARSEILLE

BATEAUX-MOUCHES

Le voyageur doit
conserver
précieusement ce billet.

Imp. Seren. Marseille.

37908

5 mes

Par les rues sales & étroites du vieux
Massachusetts. Malgré l'heure matinale,
beaucoup de filles sont déjà à leur porte,
qui, ouverte, permet de voir le lit très
élevé, orné d'un immense édredon recouvert
d'un goupin. Contes tout horribles et il
faut qu'un long jour rende plusieurs
ardents les matelots qui forment la
clientèle. Non pas pour ainsi dire devant
un coiffeur chez lequel plusieurs de ces
dames sont en train de se faire coiffer.

Eh bien curieux ce quartier.

Non reviens vers l'inévitable Cambridge
en suivant le quai. Là, au moment
où je vais tirer une photo, le couvercle
de mon appareil se détache; j'en
précipite depuis, mais inutile en pas
légères!

L'eau du port est horrible, d'une couleur
brigue foncée, avec des yeux comme on
bouillit. Une affiche nous apprend
qu'à 2^h partira un bateau allant à
Corry. Au Café Glauze, devant une

absinthe. Les propos de prendre le
bateau qui nous évitera la sortie
fastidieuse de Marseille. Il va aux
renseignements pour s'assurer que nos
bicyclettes nous suivent et prenant
une voiture, nous filons jusqu'à la
gare le chercher puis revenons à
l'Hotel & déjeunons.

J'incruste une copie de Boullabaisse
notre table en plein air et il nous
faut subir les sollicitations d'un tas de
Carnetots, de mendicants & de curieux
C'est épouvantable.

Vous l'avez réglé et monté sur nos
machines, nous dirigeons sur notre
bateau. Les billets pris, nos bicyclettes
sont installées à l'avant et provisoires

Contre la
Chaleur par
une bâche.
Ce luxe n'est
pas inutile

Car il fait terriblement chaud sur le pont

JOLIBETTE	S ^r - JEAN	PL. V. GELD	AUGUSTINS	CANNIÈRE	PRE- FACTURE	CASTELLANE
PHARMACIE MARSEILLAISE						
11, Rue de l'Arbre (VOIR AU DOS)						
Présenter ce billet à toute invitation des Agents.						
10 mes						

6946

et nous dégouffons même nos pommontiques.
Peu à peu le monde arrive, trois musiciens,
italien dont une jeune fille, viennent
nous rasoir à outrance. Lis a judicieuse-
ment choisi 3 places en plein soleil
maintenant, mais qui, tôt à l'heure.
Lorsque nous aurons versé de bord, Xrovi à
l'ombre. En attendant nous cuisinons
concoquons-nous, moi étalé sur le
pont contre le mur et me demandant
avec anxiété si j'ai vraiment le malade comme
l'an dernier à la Corballe et si il va
falloir me séparer de ma bouillabaisse.
A 2^h nous partons et bientôt, sortis
du port, nous reprenons les premières
ondulations de la Méditerranée. Malgré
que le temps soit idéal, la mer comme
après, mais je n'éprouve aucun malaise,

et c'est même
avec délice
que je me sou-
bais par cette
canicule illégitime.

COMPAGNIE DE NAVIGATION DU LITTORAL
Vapeur SUFFREN
ALLER 1^{F.} 50 RETOUR
Embarcadere Quai Ste-Anne, 4^e Ponton
Nantes - Brest

500

même vue ainsi de très près, elle
n'abandonne nullement sa superbe
teinte bleue, si pure & si franche
que si on met à cuir deux carrossiers
qui pendant quelque temps vous
suivent en vous regardant de leurs cabinets.
Pou à pou, derrière vous, s'efface le
docks de Marseille et vous voyez
plus maintenant que la silhouette
bleue adouci de collines sur lesquelles
ce bon Dieu dépensa naguère tant
de heures.

Il est environ 4^h quand vous attei-
guez le petit port de Carré qui vous
semble être l'Asnières de Marseille.
Après avoir regonflé vos machines et
arrimé les plaques & différents bibelots
que Léon a achetés à Marseille, vous
allez boire dans un café une bouteille
de bière, puis enfourchez pour la
dernière fois vos machines, mettez
le cap sur Martique. Il vous reste 15 km
Une petite route charmante, après

accidentée, mais tournoyant gentement parmi les pins. Bientôt une nappe d'eau nous apparait; c'est le petit étang de Caroute, voisin de l'étang de Berce, et, en effet, en haut d'une dernière montée, ce dernier surgit et nous le saluons de vigoureux hurrahs. Une rapide descente et nous entrons dans Martigny - Ici nous convenons à sa remise donc il va chercher la clef et il revient précédant Jo & Jeanne bien étonnés de nous voir de retour si tôt. Ah! cette jouissance de changer nos boupeaux ignobles contre du linge propre & frais! Une heure après nous allons prendre l'apéritif au Café de la Source.

13 km

Ici s'achève ce nouveau voyage. Il eut été parfait si le bus projeté avait été atteint. Pour la première fois, l'itinéraire établi, s'abord devint possible.

toilette de baigneurs, en qui parfois
il n'y a pas de agréable - jusque à l'eau,
une vraie lepre.

Les jours sont employés à quelques
promenades, dans les collines où nous
saccageons les amandiers, ainsi qu'à
de petites excursions sur l'étang dans le
bateau que Lis a loué et qui conduit
son ami Camoin, un pêcheur, un
brave garçon se mettant l'esprit à la
torture pour nous être agréable - De sa
pêche, il retire chaque fois les plus
belles pièces pour nos repas et si nous
lui les plus délicieux poissons qui il soit
possible d'acquiescer - Plusieurs fois
nous l'aidons à caler ou retirer des filets,
mais le temps très calme ne peut
propice à la pêche et tous attendons
avec impatience l'arrivée du mistral.
Par ce temps plat, les tartanes ne
peuvent pas sortir et leurs équipages
passent leurs journées au café, attendant
Le devant les tables, entre l'heure

de l'apéritif pour engouter de
nombreux verres d'absinthe.

Jeudi, Dols part.

Samedi c'est notre tour. Nous prenons
le train vers 10^h et arrivons à 1^h à

Arvigium où mon papa a une excellente
pizzeria. Après avoir mangé à Jo
ce que je considérais mon mieux,
nous parcourons les petites rues parfai-
tement curieuses. Le soir nous assistons à
une retraite aux Flambeaux.

Le lendemain matin, nous prenons
le train vers 6^h, déjeunons au buffet
de Dijon et arrivons à Paris à 1^h 19.

Cette fois, notre voyage est bien fini

Total 471 km.

8 Août

Depuis fort longtemps, il avait été entendu que j'irais accompagner George lorsqu'il partirait à Monceaux pendant le 8 jour de vacances. Toute cette semaine, il a fait un temps épouvantable; cependant il a été convenu que nous partirions tout de même.

Donc, ce matin, j'ai été aller voir chez Roger où est le rendez-vous général. George y est déjà et m'a appris que Rodé qui devait être de la partie, a voulu devant le temps. Il a eu du nez.

Comme nous sommes en train de déjeuner, la pluie commence, puis paraît cesser et nous en profitons pour partir, faire des merveilleux d'égalité sur

les pieds gras.

au pont de Juiville. La pluie
commence et violemment et nous
fuir à notre refuge au restaurant
de la forêt de Champigny. Vers 7
heures plus de 2^h, courus par une petite
pluie inexorable qui tombe serrée.
George n'a pas de pèlerine!

Enfin j'ai l'idée de lui acheter un
manteau de toile cirée à carreaux, elle
donne en mesure le buffet de cuisine
un trou est percé au milieu, on
il presse la tête, et avec une ficelle
à la taille, cela lui fait une sorte
de tunique étonnante dans laquelle
et - l'aspect le plus réjouissant de
l'œuvre.

Cela nous permet de gagner Noisy le
grand, mais là, la pluie se
complique et nous devons nous
refugier de nouveau dans un
bistro où l'apparition de George
égare doucement les consommateurs.

Il est 10^h 1/2 environ !

Il y a là une espèce de vil abruti qui vient papailler chaque dimanche à la campagne et en demande pas du Comptoir.

Il pleut tellement que la route est une véritable rivière - Après déjeuner - nous de déjeuner ici. Tenté d'insister sur le propos énergique qui accompagne cette lamentable détermination. Après déjeuner, il pleut toujours. Surtout profitons d'un accalmie, nous reportons, mais, à Champ, nouveau déluge qui nous contraint à cultiver encore dans un bistrot.

Cependant le temps s'éclaircit un peu et le soleil paraît. J'en profite pour faire une photo de fengs et de son costume fantaisiste. Puis nous reportons et jusqu'à Haguy nous avons un temps magnifique. Mais il est près de 4^h et il ne faut plus compter aller à Mureaux.

Guy prend donc le train de son
côté et Robert & moi du notre.
Quelle sale journée !

© www.rv37.fr